

31296

21

MARCELINE

DRAME

EN QUATRE ACTES

PAR

CHARLES DE LA ROUNAT

« Les drames de la vie ne sont pas dans les
circonstances, ils sont dans les sentiments. »

H. DE BALZAC (*Honorine*).

« Et dans les caractères. »

Al. DUMAS fils.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1871

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés



PERSONNAGES

ARMAND DE MIRMONT.....	MM. NERTANN.
JULIEN DE KERNIC.....	PUJOL.
BONNEMAIN, Médecin.....	DERVAL.
SYLVIO, Peintre.....	ULRIC.
DE VERNES, Agent de change.....	TRAIN.
SAINT-AIGNAN, Attaché d'ambassade.....	MURRAY.
PIERRE, Domestique.....	BLAISOT.
MATHIEU, Bûcheron.....	FRANCÈS.
ROBINSON, Gamin de Paris.....	NUMA fils.
MARCELINE.....	M ^{les} DESCLÉE.
MADAME D'AUBERVILLE.....	PRIOLEAU.
MADAME DE MONTPERRIER... ..	FROMENTIN.
UN DOMESTIQUE.....	M. LÉON.
UNE FEMME DE CHAMBRE.....	M ^{lle} MARIE.

Si j'osais m'approprier une phrase de Montaigne, j'inscrirais volontiers en tête de ma pièce : « C'est icy un drame de bonne foy. »

J'ai voulu faire une étude de passion et je lui ai donné la forme dramatique.

Depuis l'évanouissement de l'école romantique, la passion, j'en conviens, a singulièrement perdu de son autorité et de son crédit. Le public s'est peu à peu déshabitué de la passion au théâtre, parce qu'elle a, peu à peu, disparu de nos mœurs. Il n'en a plus le tempérament. C'est regrettable, sans doute ; mais qu'y faire ?

La passion, jadis élément principal et normal de la scène, n'y apparaît plus que sous un aspect quasi-pathologique.

Emile Augier, malgré tout son talent, et il est grand, lorsqu'il s'est pris corps à corps avec la passion, lui a toujours faussé

compagnie au moment décisif ; Alexandre Dumas fils ne referait aujourd'hui ni la *Dame aux Camélias*, ni *Diane de Lys* ; Barrière met ses plus forts enjeux sur sa verve satirique ; Victorien Sardou frôle la passion quelquefois, mais il est trop adroit pour s'y arrêter jamais.

Je ne me compare pas à ces maîtres coutumiers des grands combats et des grandes victoires ; mais si j'accepte les reproches adressés à mon outrecuidance, je me mets, pour ceux que mon insuffisance peut m'attirer, à l'abri, derrière ces noms qui font autorité.

La suppression, pendant de longues années, du théâtre de Victor Hugo, a été une chose fort malheureuse pour l'art dramatique ; non que je veuille dire qu'il eût été bon de se livrer à une imitation continue et servile ; mais cette éclipse totale de tout une poétique a entraîné l'extinction subite de l'école presque tout entière. La tradition s'est trouvée brusquement interrompue et, au lieu d'une transformation lente et raisonnée, nous avons eu des substitutions inattendues et, trop souvent, les tentatives incolores et plates d'une littérature d'expédients.

Il n'est pas bon d'oublier ses origines et de renier ses ancêtres.

Sans les Espagnols, nous n'aurions pas eu Corneille ; supprimez Montaigne, vous n'avez pas Rousseau ; supprimez Rousseau, il manque tout un grand côté à George Sand.

Les considérations d'art ne préoccupent guère plus personne, pas même les gens de lettres. L'esthétique, cette consolation de l'impuissance et de l'insuffisance, est exclue des conversations littéraires.

La préface des *Rayons et des Ombres*, qui renferme dans

un encadrement de phrases, — qu'il est de bon goût de railler aujourd'hui, — de si excellents préceptes, des considérations si élevées et si importantes, est à peu près inconnue.

Les personnalités ont tout gâté.

Théophile Gautier faisait un jour cette profession de foi : Moi, disait-il, je suis un artiste et je cherche, avant tout, dans l'art, ma jouissance ; la critique vient après ; mais je ne m'en préoccupe pas d'abord et, quels que puissent être mes griefs personnels et mon antipathie pour un homme, cela ne m'empêchera pas de dire de son œuvre : Ceci est bien, si c'est bien.

Malheureusement, tel n'est pas l'esprit de notre époque, et Victor Hugo a porté la peine de son rôle politique, comme si la politique avait quelque chose de commun avec l'art !

La critique alors est devenue du parti pris et du dénigrement, et l'on a fait à ceux qui ont eu l'audace de défendre le poète ou son école, non pas seulement des procès de doctrine, mais des procès de tendance.

Je m'arrête : cela me mènerait trop loin, et j'en reviens à mon humble cause.

J'ai pris pour épigraphe cette phrase de Balzac qui explique nettement, à elle seule, le point de vue où je me suis placé :

« Les drames de la vie ne sont pas dans les circonstances, » ils sont dans les sentiments. »

Alexandre Dumas fils, ayant lu ma pièce, ajouta : ... et dans les caractères. »

L'axiome est complet.

Et puisque ce nom aimé est revenu sous ma plume, j'en

profite pour remercier celui qui le porte si dignement, et de ses excellents conseils et de son approbation, dont je suis fier.

Tout le drame de *Marceline* est dans les trois premiers actes. Le quatrième, qui ne dure pas dix minutes, n'est et n'a jamais voulu être qu'une conclusion. Après les « sentiments, » sont venues « les circonstances. »

J'ai laissé la pièce telle qu'elle a été représentée, sauf une demi-douzaine de mots, supprimés après la première représentation, et la restitution de quelques phrases que je regrettais d'avoir retranchées aux répétitions.

CHARLES DE LA ROUNAT

Août 1871.

MARCELINE

ACTE PREMIER

Un grand et riche salon d'été au rez-de-chaussée. — On aperçoit par la porte du fond un parc qui paraît étendu. — Éléphant amueusement. — La scène se passe à Auteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

DE VERNES, SYLVIO, SAINT-AIGNAN.

Saint-Aignan, appuyé sur une table, parcourt des brochures ; de Vernes debout, regarde Sylvio dessiner sur un album.

SYLVIO.

Ainsi, mon cher de Vernes, vous voilà décidément devenu superstitieux !

DE VERNES.

Pardon, je n'appelle pas cela de la superstition, moi : j'appelle cela une foi, et cette foi contient une science. Je crois à ce que l'on appelle « la fatalité. » Pour moi la fatalité est une force, c'est la résultante inévitable de tous les phénomènes humains ; car je suis convaincu qu'ils sont tous astreints à des lois, parfaitement fixes, inconnues encore, il est vrai, mais aussi certaines que les lois qui règlent le cours des astres.

SYLVIO, sans se déranger.

Le Mathieu de la Drôme des salons ! Mon pauvre ami, il faut aller consulter le docteur Blanché... Il n'est que temps !

DE VERNES.

Parbleu ! j'attendais cela ! Nous nous sommes tellement déshabitués de penser, nous sommes frappés d'une telle incapacité d'attention, que si, par malheur, quelqu'un a l'audace de soulever une pauvre petite question métaphysique, vite on clôt le débat, avant qu'il ait commencé, par un mot, si l'on a de l'esprit, par un *à peu près*, si l'on n'est que jovial, par une brutalité, si l'on est mal élevé, ou par un impertinent ordre du jour, si l'on a du monde.

SYLVIO, railleur.

-C'est entendu, il n'y a plus rien ni art, ni littérature....

DE VERNES.

Mais non, il n'y en a plus... ou si peu !... Ces deux grandes et pures gloires de la France s'en vont... avec le reste : avec la conversation, par exemple ; avec cette qualité charmante, cette grâce jadis célèbre du Français, la politesse ! Et c'est votre faute. « Nous avons tant abandonné de droits, disait Goethe, qu'il ne nous en reste presque plus sur rien. » Vous avez tant abandonné d'idées, que vous n'en avez quasi plus du tout ! Vous lâchez tout ! Vous désertez, sans vergogne, tous les vieux drapeaux et vous n'avez pas de quoi en faire un neuf ! Vous n'aimez rien, vous ne laissez rien fortement. *Panem et circenses* ! Vous en êtes là, depuis le plus petit, jusqu'au plus grand : un faisan truffé et l'Opéra, une gibelotte et le poulailler de l'Ambigu ! Vous avez la morale de Louis XV, et vous ne demandez qu'une chose : que cela dure autant que vous !... De l'art ? Il n'y a plus que de la critique !.. De la littérature ? Que voulez-vous qu'elle fasse ? On ne veut rien apprendre, on ne veut rien écouter ! Le sens critique, toujours en éveil, abolit le sentiment.... Les grammairiens de la vie, les ergoteurs du Bas-Empire croissent et malmenent insolemment ceux qui se sont nourris de la moelle des lions ! On ne veut plus, on n'a plus que de l'esprit ! Signe de décadence !

Quand ils ont tant d'esprit les peuples vivent peu !

Pendant ce temps-là, les passions, ces mères des grandes choses, disparaissent, les ardeurs s'éteignent, les âmes s'alanguissent, les caractères s'abaissent, une molle et lâche indulgence s'étend sur tout : on n'est plus susceptible d'indignation, ni d'enthousiasme, et un beau jour

SYLVIO.

Un beau jour ?

DE VERNES.

Les Barbares entrent dans Rome !

SYLVIO.

Morale : fallait pas faire des pâtés de foie gras avec les oies du Capitole !

DE VERNES.

Et voilà !!! voilà comme on s'en tire !.. (Regardant le dessin dont s'occupait Sylvio.) Tiens, c'est très-joli ce que vous avez crayonné là... C'est pour Marceline ?

SYLVIO.

Ah ! s'il ne s'agissait que de charbonner des croquis pour plaire à la divinité de céans...

DE VERNES.

Bon ! vous voilà amoureux, et amoureux de Marceline encore ! Ce n'est pas assez de croire à l'art, vous croyez à l'amour. Rengaines, mon cher, que tout cela. Vous me faites l'effet d'un homme qui voudrait trafiquer par le monde avec des monnaies qui n'ont plus cours... Vous n'êtes pas de chair et d'os comme nous, mon brave.... Vous êtes fait d'écus de six livres et de pièces de quinze sous. Si bien que vous êtes sérieusement épris de la charmante pupille de notre ami de Mirmont.

SYLVIO.

Sérieusement non, mais je la trouve adorable !

SAINT-AIGNAN.

Et moi aussi !

DE VERNES.

Et moi aussi !

SYLVIO.

Vous allez voir que tout à l'heure vous serez obligé de convenir que vous en tenez, comme nous tous, un peu plus que vous ne dites pour cette belle indifférente !

DE VERNES.

Non pas... je ne me frotte pas aux valeurs qui ne sont pas en circulation.

SAINT-AIGNAN, ricanant.

Vous attendez le premier versement.

DE VERNES.

Vous croiriez-vous en mesure de l'opérer?... Fat !.. Mes

MARCELINE

pauvres petits, j'en suis fâché pour vous ; mais vous en serez pour vos frais : Marceline n'aime et n'aimera jamais personne !

SAINT-AIGNAN.

Parlez pour vous.

SYLVIO.

Ils sont trop verts les raisins.

DE VERNES.

Pardon, pardon ; ... je demande à développer ma proposition.

SAINT-AIGNAN.

Ah ! je serais curieux...

SYLVIO.

Silence ! la parole est au préopinant.

DE VERNES.

Que pensez-vous de notre ami Armand de Mirmont, notre hôte ?

SYLVIO.

Mais Armand...

SAINT-AIGNAN.

Armand est un homme...

DE VERNES.

Je réponds pour vous : Armand est un homme hospitalier, gracieux, obligeant, brave, spirituel, riche, très-riche, directeur d'un grand chemin de fer, propriétaire de canaux, de mines, etc. C'est parfait... voilà qui est entendu... Il tient, en prince magnifique, table ouverte et cour plénière, ici, dans sa splendide villa d'Auteuil, où nous sommes ses commensaux assidus... Mais ce qu'on appelle généralement le sens moral, l'avez-vous jamais entrevu sous une forme quelconque chez Armand ? Non ! Armand, qui heureusement possède une espèce de bonté naturelle et qui a toujours été riche, Armand n'a absolument aucune espèce de principe en quoi que ce soit...

SYLVIO.

C'est pourtant un très-honnête homme !

DE VERNES.

Et qui vous parle de cela ? ... Il a les principes des affaires... Mais je dis et il l'avoue ingénument lui-même, je dis qu'en morale il est profondément sceptique, indifférent, égoïste et facile... Or, vous savez ou vous ne savez pas ce que c'est que Marceline. Marceline...

SYLVIO.

Marceline est la pupille d'Armand...

DE VERNES.

Sans doute, mais avant d'être la pupille d'Armand, c'était tout simplement une pauvre petite paysanne, orpheline de Ploërmel, qui s'appelait Marceline Brigaut, ce que vous ne saviez pas...

SYLVIO.

Ah bah !

DE VERNES.

Armand, qui habitait, comme il le fait encore, trois mois de l'année son château de Saint-Servan, près de Ploërmel, s'intéressa à cette pauvre petite (elle était déjà fort jolie et avait alors douze ans), l'adopta, par pure bonté d'âme, je veux le croire, et la fit élever comme si elle eût été de sa famille.

SYLVIO.

Vous pouvez bien dire comme sa propre fille...

DE VERNES.

Non, mon cher Sylvio.... Si Marceline eût été la fille de Mirmont, je crois que son éducation n'eût pas été tout à fait la même... Je crois surtout qu'il ne lui eût pas donné pour.... mentor, cette folle de madame d'Auberville, sa tante.

SYLVIO.

Continuez...

DE VERNES.

Marceline a à cette heure vingt ans, voilà donc huit années, huit années ! qu'elle boit le lait de la commode doctrine de notre ami, sans compter la curieuse alimentation que lui fournit entre temps madame d'Auberville.

SYLVIO.

Eh bien ?

DE VERNES.

Eh bien ?... Eh bien, Marceline est une créature charmante, elle est bonne musicienne, monte à cheval comme une écuyère du Cirque et met infiniment mieux l'orthographe ; car elle a l'esprit cultivé, très-cultivé, trop cultivé, ayant reçu une instruction absolument virile, qui lui permet de causer bravement et élégamment de tout... elle fait des armes, tire le pistolet, chasse, etc., mais je dirai, comme pour son maître, où est le sens moral ?

SAINT-AIGNAN.

Mais vous vous trahissez vous-même ! ... cela n'empêche pas les sentiments... au contraire...

MARCELINE

DE VERNES.

Vous vous trompez, mon ami, cela empêche les sentiments... Les sentiments sont la vraie moralité de la vie... Songez qu'avant même d'être femme, Marceline était pénétrée par une théorie toute faite... elle entrait dans la vie avec la science ! ... Ses tendances, ses instincts, ses... besoins mêmes ont été tellement faussés, prévenus, détournés de leur voie, qu'elle ne peut pas plus éprouver l'amour qu'elle ne peut le concevoir intellectuellement.

SYLVIO.

Ventre de biche ! vous êtes rudement fort, vous, pour un agent de change.

DE VERNES.

Ne dites donc pas de ces choses-là, Sylvio... Si je vous disais, moi : « Tiens ! mais vous êtes fort lettré pour un peintre ! » comment trouveriez-vous cela ? ... Allons ! venez faire une poule au pistolet.

SYLVIO.

Si nous faisons dire à Mirmont par Pierre, que j'aperçois, de venir nous retrouver ? (Avec une emphase goguenarde.) Par monsieur Pierre !

DE VERNES.

Ah ! mon cher, si vous voulez gagner les bonnes grâces de Marceline, ne vous moquez pas de lui ! Elle le protège. Il l'a vu naître... Et c'est un personnage dans la maison. Les autres domestiques, en effet, l'appellent monsieur, il a voix au chapitre, c'est le domestique traditionnel ! ...

SYLVIO.

Le voici, justement.

Pierre entre.

DE VERNES.

Pierre, si vous voyez M. de Mirmont, dites-lui que nous sommes au tir et qu'il y sera le bienvenu.]

PIERRE.

Monsieur y est déjà avec mademoiselle.

DE VERNES.

Ah ! Allons donc présenter nos hommages au maître et à sa brillante élève... Venez, messieurs...

Ils sortent.

SCÈNE II

PIERRE, puis BONNEMAIN.

PIERRE.

Je vous demande un peu si c'est une occupation pour une jeune personne de tirer le pistolet... Pauvre enfant ! ... J'aurais mieux aimé la voir rester à garder ses moutons à Ploërmel que... Enfin... (Voyant Bonnemain.) Ah ! M. Bonnemain !

BONNEMAIN.

Oui, mon vieil ami, moi-même, tout chaud débarqué d'Egypte où j'ai passé six mois à me faire griller au soleil.

PIERRE.

Mademoiselle va être joliment contente de vous voir !

BONNEMAIN.

Elle va bien ?

PIERRE.

A merveille ! toujours un peu folle ; mais si bonne au fond ! Vous avez fait un bon voyage ?

BONNEMAIN.

Excellent.

PIERRE.

Je vais chercher mademoiselle. On ne voit jamais trop tôt un ami comme vous.

BONNEMAIN.

Et madame d'Auberville ? toujours auprès d'elle ?

PIERRE.

Ah ! mon Dieu, oui, ne m'en parlez pas : jolie compagnie pour mademoiselle ! Ah ! voici ces dames...

SCÈNE III

BONNEMAIN ; MADAME D'AUBERVILLE, puis MARCELINE.

MADAME D'AUBERVILLE, entrant.

Ah ! par exemple ! Marceline !... c'est le docteur.

MARCELINE.

Bonnemain !...

MADAME D'AUBERVILLE.

Il paraît que les crocodiles n'en ont pas voulu.

MARCELINE, à Pierre.

Va prévenir monsieur... (Pierre sort. Marceline serre la main du docteur qui l'embrasse.) Mon bon ami, avez-vous fait un bon voyage ? Me ramenez-vous un petit négroillon ?... Avez-vous pensé à toutes mes commissions ?... Oh ! comme il est bruni... regardez donc, madame...

MADAME D'AUBERVILLE.

Cela ne lui va pas mal... Vous êtes rajeuni, Bonnemain... Et moi, comment me trouvez-vous ?

BONNEMAIN.

Trop jeune... (Il pose son doigt sur son cœur.) de là !

MARCELINE.

Et moi ?

BONNEMAIN.

Trop vieille... (Il pose son doigt sur son front.) d'ici !

MARCELINE.

Oui, oui, c'est convenu : je suis positive comme un grand-livre, soupçonneuse comme un vieux procureur, sceptique comme le bonhomme « Que sais-je ?... » En me promenant un jour dans une imprimerie, j'ai avalé, par mégarde, la case aux points d'interrogation. C'est un malheur, mais... ce n'est pas là ce que je vous demande...

BONNEMAIN.

Vous voulez que je vous dise que vous êtes embellie ?...

MARCELINE.

Mais oui vraiment...

BONNEMAIN.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

MARCELINE.

Cela me plaît à entendre... On me le dit tous les jours... et je trouve toujours cela très-spirituel et très-joli... Aucun de ces messieurs n'y manque, et cela m'amuse toujours... Eh bien, est-ce encore un signe de décrépitude ?

BONNEMAIN.

Ma chère, la coquetterie est la scolastique du cœur, et cela sent diantrement le Bas-Empire...

MARCELINE.

Vous grondez toujours, vous êtes insupportable. Eh bien, au fond, vous êtes peut-être la seule personne qui m'aime véritablement ici... Je ne connais rien d'aimable et d'amusant comme les gens auxquels on est indifférent... Les gens qui nous aiment nous comblent de choses désobligeantes et de plaintes éternelles.

BONNEMAIN.

Oui, et c'est pour cela qu'à moins d'une vraie passion, les femmes dans le monde appartiennent bien moins à ceux qui les aiment qu'à ceux qui les amusent... Je ne suis qu'un sot, je vous ennuie, vous finirez par me détester, et ce sera bien fait pour moi... Vous êtes adorablement jolie, douée d'une rare intelligence, et quand je discute avec vous, vous en arrivez toujours à me faire soupçonner que vous êtes dans le vrai, et que je ne suis, moi, qu'une vicille ganache.

MARCELINE.

Allons donc!... vous voyez bien que vous pouvez être un flatteur tout comme un autre... Embrassez-moi pour la peine... Il est juste de récompenser les vices agréables...

MADAME D'AUBERVILLE, riant.

Ah! ah! ah! la folle!

BONNEMAIN, tristement.

Oui, oui, riez... Cela n'a l'air de rien : il y a là toute une doctrine... je reconnais l'école!

MADAME D'AUBERVILLE.

Ta, ta, ta, taisez-vous donc, Bonnemain, vous faites des monstres de tout... Laissez à Marceline son insouciance et sa gaieté... Elle voit les choses comme elles sont... où est le mal? Il n'y a pas de milieu : il faut rire ou pleurer de la vie... Elle a choisi d'en rire... et elle a bien fait! Tu as raison, ma mignonne... (Elle embrasse Marceline.) N'écoute pas ce grognon, et ne lui laisse pas jeter ses pierres dans ton eau tranquille, il y détruirait les riantes images qu'elle reflète et te ferait des rides.

MARCELINE.

Et mes commissions? Car enfin nous oublions les choses importantes.

BONNEMAIN.

Vous recevrez ces jours-ci la caisse qui les contient toutes : des colliers de Nubienne, des parures de sequins... tout ce que vous avez demandé, et quelques autres choses encore par-dessus le marché.

MARCELINE.

Oh! quel bonheur! Mon bon Bonnemain... mon amour de

docteur... vous seriez un homme charmant, si vous le vouliez...

Elle lui prend la tête et l'embrasse à plusieurs reprises.

BONNEMAIN.

Parbleu !

MARCELINE.

Ne radotez plus, je vous adore...

BONNEMAIN.

Malgré mes cheveux gris ?

MARCELINE.

Est-ce que je vois cela ?... Tout homme aimable est jeune et beau comme le Prince Charmant... Nous n'en sommes plus aux troubadours... ces ridicules blondins pommadés qui revivent dans nos coiffeurs d'aujourd'hui... Adieu, guitares, amours sont faites !

BONNEMAIN.

Vraie fille du siècle !

MADAME D'AUBERVILLE.

Il faut être de son temps !

MARCELINE, riant.

Qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tous les malheurs ! Je m'appelle vingt ans, c'est mon nom de baptême !... Je m'appelle mil huit cent soixante, c'est mon nom de famille ! Je porte pour armes : d'azur au papillon d'or, avec cette devise : *Oggi*, aujourd'hui... en italien cela fait mieux... Et je suis duchesse du présent !... grâce à mon cher protecteur et tuteur, Armand de Mirmont, prince de l'industrie... l'homme le plus charmant et le plus spirituel que je connaisse...

BONNEMAIN.

Amen ! Voilà Son Altesse...

MARCELINE.

Et ses courtisans...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ARMAND, SYLVIO, DE VERNES,
SAINT-AIGNAN.

ARMAND.

Quelle surprise ! Comment, docteur, vous êtes là ?

BONNEMAIN.

J'arrive à l'instant, mon cher Mirmont... et ma première visite...

ARMAND.

Vous causiez avec l'enfant... Plus belle que jamais, n'est-ce pas?

MARCELINE.

Tout ça a été dit, c'est fait. Ce qui est plus intéressant pour le moment, c'est qu'il m'a apporté des adorations de choses : des colliers, des étoffes... Je vais me faire faire des coiffures comme personne n'en aura...

ARMAND.

Avez-vous été faire une petite visite à notre ami le consul de Suez?

BONNEMAIN.

Oui, et j'ai même fait chez lui la rencontre d'un charmant garçon que j'ai invité, de ma propre autorité, à venir aujourd'hui, et que je veux vous présenter. Il peut vous donner des renseignements très-utiles pour votre affaire de mines...

ARMAND.

Présentez, mon cher, présentez.

MADAME D'AUBERVILLE.

C'est un jeune homme?

BONNEMAIN.

Oui... Trente ans, je crois...

ARMAND.

Et il se nomme?...

BONNEMAIN.

Julien de Kernic.

MARCELINE.

Un Breton?

BONNEMAIN.

Oui.

ARMAND.

Je connais le nom : bonne famille, mais pauvre. S'il veut faire sa fortune, nous la lui ferons.

BONNEMAIN.

Oh! quant à cela, vous pouvez vous dispenser de vous mettre en avant, il refuserait net...

ARMAND.

Ah bah ! C'est donc un puritain ?

BONNEMAIN.

Pas tout à fait, mais il s'est expliqué avec moi d'une façon très-catégorique à ce sujet... Je lui en avais parlé préeisément.

MARCELINE, d'un ton railleur.

Il ne veut pas... mais il vient !

BONNEMAIN.

Oh ! ma chère, il vient sans arrière-pensée, je vous l'atteste... Il vient parce qu'il ne connaît plus personne à Paris et qu'il a besoin de se frotter un peu à ses contemporains... Votre maison est un petit monde, on y trouve une société toute faite... c'est son affaire. Enfin vous le verrez aujourd'hui... S'il vous va, eh bien, c'en sera un de plus parmi vos hôtes (Plus bas.) auxquels il aura du moins l'avantage de ne ressembler en aucune façon.

MARCELINE.

C'est toujours quelque chose.

BONNEMAIN.

S'il ne vous va pas...

ARMAND.

Il nous ira !... A propos, et ceci soit dit sans aucune comparaison, vous savez bien, ce garçon qu'on m'avait recommandé et que j'avais placé, ce petit monsieur Dutillac ?... il vient de se faire condamner à un an de détention pour escroquerie... Occupez-vous donc des gens !

BONNEMAIN.

C'était prévu, ça.

ARMAND.

Oui ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que c'est lui qui avait enlevé, il y a quelques années, la fille d'un de mes fermiers de Ploërmel, Jeanne Leroux.

MARCELINE.

Jeanne Leroux, je me la rappelle très-bien... tout enfant que j'étais, elle m'a assez souvent raconté ses rêves d'ambition et de grandeur... elle avait cinq ou six ans de plus que moi.

ARMAND.

Le Dutillac avait compté sans doute que le père Leroux, voyant sa fille enlevée, demanderait le mariage pour elle, avec une trique d'une main et une dot de l'autre... Le père Leroux

n'a pas bronché; ce que voyant, le Dutillac à peine arrivé à Paris, a gagné au pied et planté là sa Jeanne...

MARCELINE.

Pauvre fille! C'est là un de ces malheurs auxquels toutes les femmes compatissent.

BONNEMAIN.

Pour les filles de la trempe de Jeanne Leroux, ma chère Marceline, l'arbre de la vie a tant de basses branches auxquelles elles se raccrochent qu'elles sont moins à plaindre que vous ne l'imaginez... Quand on n'est pas scrupuleux sur le choix des moyens, on se tire facilement d'affaire... Il n'y a de vrai malheur que pour la vertu...

MARCELINE.

Cela n'est pas consolant.

BONNEMAIN.

Si la vertu était facile, ce ne serait plus la vertu...

MARCELINE, riant.

Une femme à la mer!...

ARMAND.

En route!...

BONNEMAIN.

Voilà une terrible oraison funèbre... terrible et vraie! Quand tombe une pauvre créature, le monde l'engloutit et se referme sur elle... On ne mettrait pas seulement un canot dehors pour essayer de la repêcher.

ARMAND.

Il tombe trop de gens, docteur, et la mer où nous naviguons tous est trop houleuse... D'ailleurs, voyons, mettons de côté les préjugés. Si cette fille avait des idées de luxe, de toilette, de plaisirs mondains, en restant ce qu'elle était, elle eût été éternellement malheureuse : elle se serait mariée et aurait fait une mauvaise femme; elle aurait eu des enfants et aurait fait une mauvaise mère; elle aurait coqueté avec des butors, aurait couru les fêtes et les assemblées, détournant quelques gros sous du ménage pour acheter des affûquets; son mari l'aurait battue et se serait dédommagé des ennuis de son intérieur en courtisant les femmes de ses voisins et en séduisant leurs filles... scandales et malheurs... Au lieu de cela, la vierge folle est partie... elle a choisi une existence appropriée à ses goûts, au loin, perdue dans la foule et dans l'agitation d'une capitale où les grands courants de l'égoïsme et de l'indifférence charrient indistincte-

ment ce qui flotte, ce qui nage entre deux eaux, ce qui roulé au fond. Cela vaut mieux...

BONNEMAIN.

Oui, et elle est peut-être à l'hôpital ou à Saint-Lazare...

ARMAND.

D'abord cela ne fait rien... la vie c'est la guerre, il faut des tués et des mutilés... affaires d'infirmier et de statistique...

BONNEMAIN.

Heureusement que votre charité a fait ses preuves, mon pauvre Mirmont, et que jamais une misère ne s'adresse impunément à vous; car en vous entendant parler ainsi...

ARMAND.

Charité, oui, fraternité, non... bourse ouverte, cœur fermé!... Saignez ma bourse, cela m'importe peu, saignez mon cœur... vous me ferez mourir à cinquante ans avec des palpitations et des spasmes. Monsieur Dutillac, qui est un drôle, n'est pas mon frère; mademoiselle Leroux, qui est une drôlesse, n'est pas ma sœur. Je donne de l'argent aux hôpitaux, aux asiles, aux écoles, aux cinquante mille quêtes, catholiques, huguenotes, juives, etc., etc.; mais je ne veux pas m'émouvoir pour des gens que je ne connais pas et charger mon cœur d'une philanthropie humanitaire et philosophique... Je ne veux pas voir ce qui est laid, ce qui m'ennuie et ce qu'il est inutile que je voie.

BONNEMAIN.

Il y aurait beaucoup à dire à ceci...

MARCELINE.

Ah! docteur, ne le dites pas... monsieur de Mirmont répliquerait et cela n'en finirait plus...

BONNEMAIN.

Mais n'est-ce pas qu'il a tort?

MARCELINE.

Oui... quand on pense ces choses-là... on ne les dit pas!...

PIERRE, entrant.

Mademoiselle... (il lui remet une carte.) Cette dame désire voir mademoiselle, pour affaire particulière.

MARCELINE.

Madame de Montperrier?... Je ne connais pas!.. N'importe, je vais...

ARMAND.

Eh! reçois-la ici, mon enfant, nous te laissons: je vais con-

duire le docteur à son appartement. Je veux lui faire moi-même les honneurs de la maison.

Ils sortent.

SCÈNE V

MARCELINE, puis MADAME DE MONTERRIER.

MARCELINE, regardant la carte.

Madame de Montperrier?... Non, je ne connais personne de ce nom-là... (Pierre rentre suivi de madame de Montperrier.) Ah! mon Dieu! (Gaïement.) En croirai-je mes yeux? Jeanne! Jeanne Leroux! Oh! c'est trop fort! On parlait de toi, ici, à l'instant même!

MADAME DE MONTERRIER.

Et on disait?...

MARCELINE.

On disait.... bien des choses...

MADAME DE MONTERRIER.

Alors on sait?...

MARCELINE.

Ton malheur... ton abandon...

MADAME DE MONTERRIER.

Hélas!... Enfin! Ce qui est passé est passé, n'est-ce pas?... Aujourd'hui, Dieu merci, les apparences, du moins, sont sauvées... et ma carte..

MARCELINE.

Madame de Montperrier!...

MADAME DE MONTERRIER.

Madame de Montperrier.

MARCELINE.

Pour de bon?

MADAME DE MONTERRIER.

Tout ce qu'il y a de plus « pour de bon. » Le nom est joli et de plus parfaitement honorable et authentique... Tu vois que je puis venir te voir sans être déplacée ici, et ton tuteur, monsieur de Mirmont lui-même, qu'on dit être un homme très-bien, très « comme il faut, » ne trouvera rien à redire.

MARCELINE.

J'en suis convaincue.

MADAME DE MONTERRIER, lui tendant la main.

Puisque tu me fais un si bon, un si indulgent accueil, ma chère Marceline, il est juste que je te fasse une confession entière et que je te mette au courant de ma situation....

MARCELINE.

Parle.

MADAME DE MONTERRIER.

Quelque temps après mon malheur et ma folie, je rencontrai, par le monde, monsieur de Montperrier... Monsieur le comte de Montperrier, — car je pourrais me faire appeler comtesse! — monsieur le comte de Montperrier s'éprit sérieusement de ma personne, si sérieusement qu'il m'offrit de m'épouser... et m'épousa... il y a de cela quatre ans.

MARCELINE, riant.

Eh bien ! mais voilà qui est pour le mieux, madame la comtesse. Tu nous présenteras monsieur de Montperrier.

MADAME DE MONTERRIER.

Non... monsieur de Montperrier est, depuis quinze mois, consul au delà des mers !

MARCELINE.

Oh ! oh !

MADAME DE MONTERRIER.

Lorsque monsieur de Montperrier m'épousa, il n'avait plus guère qu'une quinzaine de mille livres de rentes... Au bout de deux ans, il ne restait plus du capital que soixante mille francs environ...

MARCELINE.

Vous alliez bien !

MADAME DE MONTERRIER.

Monsieur de Montperrier avait compté sur l'héritage d'un oncle fort riche, seul parent qui lui restât... L'oncle boudait, il est vrai, depuis notre mariage, auquel il s'était vivement opposé ; mais mon mari se croyait certain de le ramener, avec le temps, à des sentiments meilleurs... Hélas ! ma chère, cet abominable oncle mourut en nous déshéritant. La vie devint dure... Le caractère de monsieur de Montperrier s'aigrit... C'étaient tous les jours des scènes de jalousie, des reproches de ma dépense... que sais-je ? Il regrettait ce qu'il avait fait. Je ne lui en veux pas, c'était naturel...

MARCELINE.

Ah ! oui, je comprends...

MADAME DE MONTERRIER.

A vingt-six ans... car il avait vingt-six ans, ma chère, et, c'était un fort joli cavalier... il voyait fermées pour lui, par notre mariage, la plupart des voies faciles, ouvertes aux jeunes gens... Il prit une place, que le crédit de ses amis lui procura, dans une compagnie industrielle... Mais il se dégoûta bientôt d'un travail, peu fait pour lui, et qui nous donnait à peine le strict nécessaire...

MARCELINE.

Ma pauvre Jeanne, que tu as dû souffrir !

MADAME DE MONTERRIER.

Ah ! Dieu !.. Et avec cela plus de femme de chambre : une seule bonne pour tout faire. Mal servie, demeurant au quatrième, dans un petit appartement mesquin et pauvre... Pour sortir... l'omnibus ou un horrible fiacre... bientôt peut-être les bas gris et les caoutchoucs ... Grand merci... Il fallait en finir...

MARCELINE, d'un ton de reproche.

Ah ! Jeanne !

MADAME DE MONTERRIER.

Que veux-tu, ma chère... voir tous les jours un homme dépérir de regret et d'ennui... dont la tristesse lugubre est, à elle seule, tout un monde de reproches... non, non, j'aurais mieux aimé me jeter à la Seine.

MARCELINE.

Oh ! par exemple...

MADAME DE MONTERRIER, sérieusement.

Ma chère, tu ne sais pas, et tu ne sauras jamais, je l'espère pour toi, ce que c'est que ce bague qu'on appelle un mauvais ménage, et où monsieur de Montperrier et moi, nous avons traîné notre boulet !.. Enfin, mon mari prit une résolution violente, il partit pour l'Amérique... Il nous restait soixante mille francs, environ : il en garda la moitié, me laissa le reste, et... et il est probable que nous ne nous reverrons jamais.

MARCELINE.

Pourquoi cela ?

MADAME DE MONTERRIER.

Si je te disais : « Il est probable que nous nous reverrons un jour », tu pourrais faire la même demande : « Pourquoi cela ? » A quoi bon se revoir ! Mon mari ne me pardonnera jamais d'être

tre sa femme. S'il revient riche, eh mon Dieu, tant mieux pour lui, je lui fais cadeau de mes droits par-dessus le marché... Non, non, c'est bien fini, va!..

MARCELINE.

Mais comment as-tu fait avec tes trente mille francs?... Je te demande pardon, ma question...

MADAME DE MONTPERRIER.

Ta question est très-naturelle... et... je puis y répondre... Le banquier de monsieur de Montperrier s'est intéressé à moi... Il a compris ma position.. et m'a offert de faire fructifier la somme qui m'était laissée... J'ai accepté, et jusqu'ici, grâce à Dieu, la chance m'a été favorable. J'ai fait mon apprentissage de spéculatrice, et je venais te voir aujourd'hui pour te prier de me recommander à monsieur de Mirmont... Il brasse une quantité énorme d'affaires et je voudrais....

MARCELINE, souriant.

Nous arrangerons cela!.. Alors tu es heureuse?

MADAME DE MONTPERRIER.

Ma chère, je ne me fais jamais cette question indiscreète... Je me laisse vivre, en m'abstenant avec soin de tout retour sur moi-même : comme les arbres, je cherche l'air et le soleil, sans me soucier des feuilles mortes amassées à mes pieds... il ne faut pas fouiller là-dedans. Aussi, malgré ma comparaison pittoresque, j'évite la campagne : quand je sens l'odeur des étables et que je vois des vaches paître dans les prés... il se chante au dedans de moi, de bêtes de romances qui me troublent et me gênent... Tout souvenir est malsain. Je me rappelle qu'on nous citait, dans la Bible, cette femme de je ne sais plus qui, changée en statue de sel pour avoir regardé derrière elle... Ce fut bien fait!.. Je ne regarde jamais en arrière. Limite-moi, je te le conseille... le cas échéant.

MARCELINE.

Que veux-tu dire?

MADAME DE MONTPERRIER.

Rien... mais on est femme, n'est-ce pas? on ne sait pas ce qui peut arriver.

MARCELINE.

Oh! moi, ma vie est infiniment plus simple, et je ne puis avoir de regret de rien... mais tu as raison.

PIERRE, entrant.

Je demande pardon à mademoiselle... Mademoiselle sait-elle où est monsieur? quelqu'un le demande.

MARCELINE.

Monsieur doit être avec le docteur, dans les appartements. (Pierre sort.) Eh bien, que fais-tu?

MADAME DE MONTERRIER.

Je m'en vais... Mais je reviendrai !

MARCELINE.

Je l'espère bien !

MADAME DE MONTERRIER.

Oh ! tu n'as pas besoin d'insister... On doit s'amuser chez toi... C'est une maison très-agréable, j'en suis sûre... Allons, adieu, embrasse-moi, à bientôt, et si tu as quelques instants à perdre... 6, rue Madame.

MARCELINE.

Adieu !

MADAME DE MONTERRIER, hors de la porte.

Courtois !

Elle disparaît.

MARCELINE.

Adieu !

SCÈNE VI

MARCELINE, ARMAND.

ARMAND.

Tiens ! elle est partie, cette dame ?

MARCELINE, souriant.

Oui-dà ! Et vous accouriez dans l'espérance de la voir ? Eh bien, soyez en repos, vous la verrez, elle reviendra... (Sérieusement.) Je vous donne en mille à deviner ce que c'est que cette dame.

ARMAND.

C'est Jeanne Leroux.

MARCELINE.

En personne.

ARMAND.

Je l'aurais deviné rien qu'au ton dont tu me le demandais après la conversation que nous venions d'avoir à son sujet ; mais, pour plus de précautions, comme je redoute pour toi les femmes mystérieuses et les mauvaises connaissances... je suis venu regarder par le trou de la serrure, tout bonnement, et je l'ai reconnue.

MARCELINE.

C'est bien joli : de la défiance !

ARMAND.

Mère de sûreté et... sœur de jalousie...

MARCELINE.

Je l'ai engagée à revenir... cela ne vous contrarie pas ?

ARMAND.

Non ; elle n'est pas dangereuse, celle-là.

MARCELINE.

Et elle me paraît assez intelligente pour avoir ici le ton et les manières sans lesquels il ne nous conviendrait, à vous ni à moi, de la recevoir...

ARMAND.

Comtesse de Montperrier, c'est un nom cela... et il ne faut pas fermer la porte aux enfants prodigues... (Tirant un bracelet de sa poche.) Prêtez-moi votre bras, madame...

Il lui attache le bracelet.

MARCELINE.

Ah ! le bracelet ?

ARMAND.

Qui vous a paru si joli l'autre jour.

MARCELINE.

Mais il était vendu !

ARMAND.

J'en ai fait faire un pareil.

MARCELINE.

Vous êtes charmants... tous les deux !

ARMAND.

Embrassez-moi donc pour la peine... ou plutôt pour m'absoudre du plaisir que je me fais à moi-même.

MARCELINE.

On vous pardonne... égoïste.

Armand l'embrasse ; Marceline fait un mouvement, en entendant venir quelqu'un.

ARMAND.

Quoi donc ?

MARCELINE.

On vient !

ARMAND.

Eh bien ! ne puis-je plus vous embrasser maintenant ?

MARCELINE, avec un certain mécontentement.

C'est que depuis quelque temps, je trouve vos amis un peu bien tendrement expansifs à mon égard.

ARMAND.

Ah bah !... et lesquels ?

MARCELINE.

Monsieur de Vernes hier, monsieur Sylvio aujourd'hui, mon-

sieur Saint-Aignan demain... et le premier venu la semaine prochaine...

ARMAND, avec une vague inquiétude.

Et en est-il un que vous ayez distingué ?

MARCELINE.

Est-ce que je puis distinguer quelqu'un, moi ! Je n'en ai pas l'envie, allez !

ARMAND, souriant.

Ni... le droit.

MARCELINE, de même.

Despote !

ARMAND.

Quand on possède un trésor, on le garde.

Elle lui tend le main, et il la porte à ses lèvres.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BONNEMAIN, SYLVIO, SAINT-AIGNAN, DE VERNES, MADAME D'AUBERVILLE.

BONNEMAIN, à Sylvio.

Alors vous mettez de côté toute question de sympathie ou d'antipathie ?

SYLVIO.

Laissons cela, docteur, nous y reviendrons un autre jour.

PIERRE, entrent.

Monsieur Julien de Kernic.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JULIEN.

ARMAND.

Soyez le bienvenu, monsieur... Le docteur Bonnemain nous a

parlé de vous, de vos beaux voyages, de votre existence nomade... Nous vous réconcilierons, je l'espère, avec la vie sédentaire et civilisée.

Il lui tend la main.

JULIEN.

Ce sera pour moi, monsieur, presque une initiation nouvelle, mais vous me trouverez de bonne volonté. Je reviens ! oui, je reviens, et si ce n'était votre cordial accueil, j'éprouverais à prononcer ce mot, je l'avoue, toute l'amertume et tout le regret que les autres éprouvent à dire : « Je pars ! »

MARCELINE.

Je comprends cela.

MADAME D'AUBERVILLE.

Et moi aussi.

ARMAND, présentant les dames.

Ma pupille; madame d'Auberville, ma tante.

MARCELINE.

Oui, je comprends cette passion de l'accident et du hasard, cette soif d'horizons nouveaux, d'aspects inconnus ! je comprends le Caire et même Tombouctou, Téhéran et Chandernagor... je m'incline devant le Nil, devant le Gange, les fleuves divins ; mais les bords de la Seine et le bois de Boulogne c'est bien joli, allez !... avec cela, le jardin des Plantes, les sauvages de l'Hippodrome, les décors de l'Opéra et un grain d'imagination, on peut, je crois, se faire une idée tout à fait suffisante du reste de notre planète... et l'on a du moins l'avantage de ne rien changer à ses habitudes.... et de ne pas être loin de ses fournisseurs.

On rit.

JULIEN, à Armand.

Le docteur Bonnemain m'a dit, monsieur, que vous songiez à tirer parti des richesses métallurgiques de l'Algérie. Je connais à fond le pays et je puis affirmer que c'est une excellente idée que vous avez là.

MARCELINE, à Bonnemain.

Il n'est pas poli, votre monsieur. Il a un peu trop l'air de regarder les femmes à l'orientale...

BONNEMAIN.

Lui ! Il ne les regarde pas du tout.

MARCELINE.

Vous croyez que c'est une excuse !

ARMAND.

Allons, je vois que vous n'avez pas voyagé seulement en artiste... vous avez vu le côté sérieux des choses.

JULIEN.

J'ai voyagé en homme... j'ai admiré, mais j'ai vu ; j'ai senti, mais j'ai compris... Quand on voyage, il y a de longues heures de solitude, où perdu à même la nature, on lit gravement et pieusement dans le livre de la vie... on se sent l'âme libre et se-reine... on voit, je crois, plus juste à distance ; mais il arrive ceci : c'est que s'habituant peu à peu à vivre avec les choses mêmes, on éprouve ensuite de singuliers (tonnements, quand on vient à se retrouver en contact avec les opinions... Oui, la nature ne fait pas seulement des artistes, elle fait aussi des philosophes... C'est un mot assez inusité et ridicule peut-être. À cette époque, où l'on agit tant et où l'on réfléchit si peu... Mais j'aime mieux vous faire tout de suite l'aveu de mon plus grand vice, pour que vous me le pardonniez, et qu'au lieu de m'y affermir, par votre rigueur, vous m'en corrigiez un peu par votre indulgence.

MARCELINE, railleuse.

Monsieur, j'ai dit tout à l'heure une sottise, que ces messieurs ont trouvée spirituelle et qui m'a paru ne vous plaire que médiocrement ; si vous nous aviez dit tout d'abord que vous étiez philosophe, j'aurais compris que vous n'entendez pas la plaisanterie.

Elle lui fait une grande révérence. — On rit.

ARMAND.

Ne faites pas attention, monsieur de Kernic, à ce que dit cette enfant gâtée, à qui l'on permet tout ici, et qui ne respecte rien !

JULIEN.

Oh ! mademoiselle n'a pas besoin d'excuse et je lui dirai à mon tour que si j'avais été prévenu de ses habitudes, j'aurais concouru de bonne grâce à son succès.

MARCELINE.

La chose était assez littéraire, je crois, pour mériter au moins le succès d'estime...

JULIEN.

On a si rarement à faire usage d'un pareil sentiment... qu'il est encore au fond de ma malle...

MARCELINE.

Tandis que vos pistolets sont en dessus... habitude de voyageur.

SYLVIO.

Si monsieur avait eu la mauvaise idée de s'en servir, il aurait trouvé à qui parler... Mademoiselle n'est pas précisément aussi habile que son tuteur, mais elle est de première force.

JULIEN.

Ah ! mademoiselle est...

MARCELINE.

A propos, quel est le vainqueur de ce matin ?

DE VERNES.

Parbleu ! toujours ce diable d'Armand !... C'est désespérant... pas moyen de lutter avec lui.

ARMAND.

Êtes-vous fort à ce jeu-là, monsieur de Kernic ?

JULIEN.

Oh ! je suis d'une adresse fort ordinaire, et surtout fort irrégulière !...

SAINT-AIGNAN.

Alors votre arme est donc l'épée ?

JULIEN.

Mon arme ! mais je n'ai pas d'arme !...

SAINT-AIGNAN.

Comment ! et pour vos duels...

JULIEN.

Mais je n'ai pas de duels !

SAINT-AIGNAN.

Vous ne vous êtes jamais battu ?

JULIEN.

En duel, non... J'ai eu deux fois occasion de faire le coup de fusil ; la première, avec les Arabes du désert, et la seconde, avec les Kabyles, en Algérie... Mais je n'ai jamais eu de duel... Je comprends et j'admets le duel pour des motifs sérieux, et quand on a bien résolument le désir d'ôter la vie à un homme ; mais je crois que de pareilles circonstances sont rares et qu'il peut fort bien arriver qu'on achève sa carrière sans qu'elles se soient jamais présentées.

ARMAND.

Cependant ces circonstances peuvent se produire, et dès lors il est sage de se prémunir des meilleurs arguments possibles pour ce genre de conversation.

JULIEN.

Mon Dieu, je sais tenir une épée et je ne suis pas au pistolet plus maladroit qu'un autre.

DE VERNES.

Cela ne suffit pas.

JULIEN.

Si, à mon avis, la foi fait le reste. Comme disent les musulmans : « Dieu est le plus grand ! »

PIERRE, entrent.

Monsieur, les chevaux sont sellés et la daumont est attelée.

JULIEN.

Oh ! Je vous demande pardon, je me suis oublié.

ARMAND.

Allons donc, mais vous nous restez... si vous n'avez rien de mieux à faire, toutefois... Nous allons faire un tour au bois : vous tiendrez compagnie à ces dames dans la calèche. A la campagne, on ne fait pas de visite... On déjeûne, on dîne, on demeure... Nous vous gardons...

BONNEMAIN.

Je vous l'avais bien dit, mon cher Kernic : une fois entré ici, on n'en sort que difficilement, pour y revenir le plus vite, le plus souvent possible... Comme dit Mirmont, on y demeure...

ARMAND.

Vous êtes désormais des nôtres.

BONNEMAIN, à Julien.

Que dites-vous de nos hôtes ?

JULIEN, regardant Marceline.

Singulière fille !...

MADAME D'AUBERVILLE, bas à Marceline.

Nous lui arracherons les dents, nous lui couperons les griffes et nous l'appriivoiserons.

MARCELINE, riant.

Je crois plutôt qu'il nous mordra. (A Julien.) Eh bien, monsieur, je vous attends !

JULIEN, lui offrant le bras.

Mademoiselle...

ACTE DEUXIÈME

Salle au rez-de-chaussée, au château de Saint-Servan.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCELINE, MADAME D'AUBERVILLE, BONNE-
MAIN, MADAME DE MONTERRIER.

Marceline seule, à gauche, tient un livre qu'elle ne lit pas, et reste perdue dans ses rêveries sans prendre aucune part à la conversation. Madame d'Auberville, madame de Montperrier et Bonnemain groupés à droite. Les deux femmes festonnent. Bonnemain lit un journal. Silence.

MADAME DE MONTERRIER.

Ah ! mon Dieu ! Quel silence !... Savez-vous qu'on ne devient pas gai, ici ?

BONNEMAIN.

On ne peut pas toujours rire aux éclats...

MADAME DE MONTERRIER.

Nous sommes au mois d'août, il fait un temps magnifique, et chacun a une mine d'octobre. Cela sent déjà le brouillard : tout le monde a des feuilles jaunes !

MADAME D'AUBERVILLE.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne ressemblons guère

à ce que nous étions il y a deux mois à Auteuil. Parce que mademoiselle Marceline a le spleen, ce n'est pas une raison pour que tout le monde s'ennuie.

MADAME DE MONTERRIER.

Elle a voulu venir à Saint-Servan plus tôt qu'à l'ordinaire; nous y sommes depuis six semaines, le pays est charmant... il me plaît maintenant que, grâce à mon titre authentique de comtesse, j'ai pu faire ma paix avec tout le monde... et elle que je croyais un boute-en-train, il faut la croix et la bannière pour la dérider ! Elle n'est bonne à rien... Tu n'es bonne à rien... Elle n'entend pas !... Marceline !... Marceline !...

MARCELINE, sortant de sa rêverie.

Hein ?

MADAME DE MONTERRIER.

C'est de toi que nous parlons... Qu'as-tu ?

MARCELINE.

Moi?... rien... Que disiez-vous ?

MADAME DE MONTERRIER.

Que tu vis un peu trop dans les espaces imaginaires...

MARCELINE.

Mais, vraiment, vous êtes incroyables tous, avec votre persécution... On ne peut donc pas être un peu à soi-même ! Il semble que, pour vous, je ne sois qu'une comédienne dont l'emploi est de vous divertir. Public exigeant et tyrannique, vous vous fâchez parce que vous me trouvez mauvaise... C'est votre faute ! Ne me forcez pas à jouer... Je rêve... je pense... je suis en train de devenir un bas-bleu... je prépare mes mémoires !...

MADAME D'AUBERVILLE.

Ou un roman ?

MARCELINE.

J'y pense aussi, madame, et je compte vous demander quelques épisodes...

BONNEMAIN, vivement.

J'admire, ma parole d'honneur, cette manie des gens de vouloir toujours s'occuper de ce que pensent, de ce que font les autres... Marceline est triste... eh bien, tant mieux !... J'aime mieux la voir comme cela que comme vous la voudriez encore... Vous lui avez fait une éducation qui ne lui convenait pas... elle est peut-être en train de s'en faire une autre plus conforme à sa nature...

MADAME D'AUBERVILLE.

Pouh !... Et à propos de quoi ?

BONNEMAIN.

Ah ! vous êtes trop curieuse... Demandez à la Providence le secret de ses desseins.

MADAME D'AUBERVILLE.

Ne donnez donc pas, mon cher, des proportions exagérées aux maussaderies d'une enfant gâtée, aux caprices d'un mauvais caractère... Qu'elle me boude, moi, personnellement, comme elle le fait depuis quelque temps, je la prie de croire que je m'en console ; mais je dois la rappeler à ses devoirs de maîtresse de maison, qu'elle oublie un peu plus qu'il n'est convenable.

MARCELINE.

D'abord, madame, je ne suis point la maîtresse de la maison ; c'est à vous qu'appartient ici ce titre et qu'en reviennent les prérogatives et les charges. Moi, je ne suis qu'une pauvre fille, une étrangère, qui l'avait un peu trop oublié peut-être, mais qui rentre dans l'humilité de son rôle et désire n'en plus sortir...

MADAME D'AUBERVILLE.

C'est absurde !

BONNEMAIN.

Je ne trouve pas.

MADAME D'AUBERVILLE.

Oh ! vous, vous devez l'encourager dans ces belles idées...

MADAME DE MONTERRIER.

T'a-t-on dit quelque chose qui ait pu te contrarier, te blesser ?

MARCELINE.

Je ne m'en serais pas aperçue.

MADAME DE MONTERRIER.

M. de Mirmont...

MARCELINE.

M. de Mirmont est plus obligeant et plus aimable que jamais... Docteur, vous savez que je vous accompagne auprès de votre malade.

MADAME D'AUBERVILLE.

Comment va-t-il, au fait, ce pauvre Robertin ?

BONNEMAIN.

Fort mal... C'est un homme perdu...

MARCELINE.

Qu'allons-nous faire de sa fille ?... Pauvre enfant !...

MADAME DE MONTERRIER.

Cette petite que j'ai vue hier?...

MADAME D'AUBERVILLE.

Un beau brin de fille...

MADAME DE MONTERRIER.

Je crois bien... Je m'en charge... je m'en ferai une femme de chambre...

MARCELINE.

Oh! non... Nous nous sommes déjà occupés d'elle, le docteur et moi, et nous avons d'autres vues... Voyez-vous, Bonnemain, je crois décidément que ce que nous avons de mieux à faire jusqu'à nouvel ordre, c'est de la placer chez les sœurs de la Miséricorde, de Quimper...

MADAME DE MONTERRIER.

Oh!... c'est bien différent!

MARCELINE.

Venez-vous, docteur?

Bonnemain et Marceline sortent.

SCENE II

MADAME DE MONTERRIER, MADAME D'AUBERVILLE.

MADAME D'AUBERVILLE.

La comprenez-vous?

MADAME DE MONTERRIER.

Ah! vous en êtes encore là, ma chère madame d'Auberville... vous croyez qu'on peut comprendre une femme?... La femme est une énigme indéchiffrable, et celui qui doit l'expliquer est encore à naître... Je trouve la façon d'être de Marceline assez singulière, c'est vrai; mais, franchement, depuis que je la revois elle a toujours été à peu près comme cela...

MADAME D'AUBERVILLE.

Ce n'est guère, en effet, que depuis que vous êtes des nôtres qu'elle est ainsi.

MADAME DE MONTPERRIER.

Cela passera comme cela est venu... Que voulez-vous?... Vous prétendez qu'elle vous a prise en grippe... Elle n'est pas beaucoup plus gracieuse pour moi... mais je suis indulgente... Nous jouons un si singulier rôle, nous autres femmes, dans la vie d'aujourd'hui! Il y a des moments où elle semble trouver un cruel plaisir à me cribler de coups d'épingles... Et puis il y en a d'autres où elle m'accable des marques de la plus tendre sympathie.

MADAME D'AUBERVILLE.

A la bonne heure; mais elle n'a jamais de ces retours-là avec moi. Elle est d'un caractère très-égal : toujours de mauvaise humeur. Si c'est comme cela qu'elle me récompense des soins que j'ai eus d'elle... Car, enfin, je puis dire que c'est moi qui l'ai élevée!...

MADAME DE MONTPERRIER.

Monsieur de Mirmont a-t-il remarqué cela ?

MADAME D'AUBERVILLE.

Il ne m'en a pas parlé et je ne lui en ai rien dit encore. Depuis quinze jours qu'Armand est à Paris, mademoiselle Marceline a pu librement donner carrière à son charmant caractère... Oh! elle n'épargne personne. Ce pauvre monsieur de Kernie, qu'elle avait déjà reçu à Auteuil d'une façon passablement impertinente, a été salué, à son arrivée au château, par un accueil inqualifiable... et l'autre jour encore, elle s'est conduite envers lui avec la dernière inconvenance... Heureusement qu'il me paraît s'inquiéter peu de tout cela... et il a bien raison... Quant à moi, mon parti est pris... j'en ai assez, et je m'en vais, je retourne à Paris, laissant cette demoiselle passer son spleen comme elle l'entendra.

MADAME DE MONTPERRIER.

Oh! vous ne ferez pas cela... Ce serait l'exposer aux reproches et au mécontentement de M. de Mirmont...

MADAME D'AUBERVILLE.

Lui! Il lui donnerait raison, je le connais... Il se moque bien de moi... Mais mademoiselle Marceline, est-ce qu'il pourrait vivre sans elle? Songez donc, depuis huit ans... Il y a là un attachement indestructible...

MADAME DE MONTPERRIER.

Voulez-vous que je parle de cela à Marceline?

MADAME D'AUBERVILLE.

Merci, chère madame de Montperrier, c'est inutile... Le parti

que je prends est le meilleur et le seul qui convienne à ma situation...

MADAME DE MONTERRIER.

Attendez encore...

MADAME D'AUBERVILLE.

J'ai commandé une voiture pour ce soir... (Apercevant Armand qui arrive.) Ah ! vous voilà, vous !

SCÈNE III

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND.

Et ce n'est pas sans peine ! (il entre en scène.) Bonjour, belle madame de Montperrier... Eh ! bon Dieu, chère tante, quelle figure refrognée ! Encore de la brouille avec l'enfant gâtée ?

MADAME DE MONTERRIER.

Un peu.

ARMAND.

Vous ne répondez pas ? Elle a répandu de la terre dans vos allées ou jeté du sable dans les plates-bandes de votre jardin ? Quelque gros crime, enfin ?...

MADAME D'AUBERVILLE, à madame de Montperrier.

Quand je vous le disais !... (A Armand.) Je m'en vais.

ARMAND.

Où ça ?

MADAME D'AUBERVILLE.

A Paris.

ARMAND.

C'est bien loin !

MADAME D'AUBERVILLE.

J'en ai assez ! Je ne veux plus supporter les caprices de cette demoiselle.

ARMAND.

Il ne faut pas médire du caprice, ma tante : c'est par lui que la femme affirme sa liberté.

MADAME D'AUBERVILLE.

Eh bien, moi, j'affirme la mienne en parlant.

ARMAND.

Enfin, qu'y a-t-il?

MADAME D'AUBERVILLE.

Tout... et rien. Mademoiselle Marceline a toujours été assez insupportable, il faut lui rendre cette justice; mais, au moins, elle était gaie, amusante, il y avait de la grâce dans sa moquerie, elle avait des moments d'effusion qui réparaient tout! Aujourd'hui, rêveuse, taciturne, il y a toujours quelque chose d'aigre, d'âcre, d'amer dans ses paroles; elle blesse avec la volonté de blesser, du dédaigne avec l'intention d'humilier; c'est de pire en pire... Ah ça, mais vous êtes le seul à ne pas vous apercevoir de ce changement!

ARMAND, avec un sens profond.

Vous croyez?

MADAME D'AUBERVILLE.

Que peut-elle avoir?

ARMAND, d'un ton ambigu.

Elle a vingt ans! le cap des tempêtes!

MADAME D'AUBERVILLE.

Épousez-la... ou mariez-la!

ARMAND.

Tiens! c'est une idée!... Cela en fait même deux... assez différentes l'une de l'autre, d'ailleurs... Eh bien, on y songera... En attendant, nous vous raccommèderons.

MADAME D'AUBERVILLE.

Non, ma foi, et j'en suis pour ce que j'ai dit! Je cède la place à mademoiselle Marceline.

MADAME DE MONTPERRIER.

La voici!

MADAME D'AUBERVILLE, aigrement.

Nous vous laissons.

ARMAND, souriant.

C'est donc pour de bon? (A madame de Montperrier.) Vous aussi?

MADAME DE MONTPERRIER, de même.

Je craindrais de troubler un entretien si doux.

MADAME D'AUBERVILLE, avec mauvaise humeur.

J'en ai assez.

Elles sortent.

SCÈNE IV

ARMAND, puis MARCELINE.

ARMAND.

Épouser Marceline?... A quoi bon!... La marier à un autre? C'est grave. Elle y pense, peut-être? Ma tante a raison : elle est bien rêveuse! (Marceline, apercevant Armand, hésite à l'aborder et va pour sortir.) Eh bien? c'est comme cela qu'on me reçoit! Tu me vois et tu parais vouloir m'éviter!

MARCELINE, gênée.

Je craignais de vous déranger...

ARMAND.

De me...?

MARCELINE, prenant son parti.

C'est vrai, c'est absurde ce que je dis là!... Je pensais à autre chose... Comment vous portez-vous?

ARMAND.

Mais pas mal, merci. Et vous? Eh bien, mais voilà qui est parfait. Je vais à Paris pour cinq ou six jours; pris au collet par les affaires, je suis forcé d'y passer une quinzaine; enfin j'accours, et... on me demande : « Comment vous portez-vous? »

MARCELINE.

Mon Dieu, je vous demande pardon, je suis triste, souffrante même aujourd'hui, et...

ARMAND, avec intérêt.

Tu es souffrante!... Ah! pauvre enfant! Qu'as-tu, ma mignonne? parle...

Il s'approche comme pour l'embrasser; Marceline se recule.

MARCELINE, souriant tristement.

Rien, du malaise... l'orage...

ARMAND, philosophiquement.

Ah!... Est-ce que j'ai commis quelque crime envers la dame et maîtresse de céans?

MARCELINE, avec impatience.

Je ne suis ni dame, ni...

ARMAND, blessé.

Ah !... pardon... je tombe mal. (Il va s'asseoir à la table.) J'avais rêvé un autre accueil... (Lui montrant un écriu qu'il pose négligemment devant lui.) Je vous avais apporté ceci... (Il ouvre l'écriu.) Cela m'a paru joli... Eh bien... tu n'en veux pas ?

MARCELINE.

Non.

ARMAND.

Ce n'est pas de votre goût ?

MARCELINE.

Je n'ai plus de goût.

ARMAND.

Ah ça ! voyons, Marceline, qu'y a-t-il ? Est-ce une gageure ? Quelqu'un t'a-t-il blessée, t'a-t-on manqué d'égards ? Madame d'Auberville s'est-elle permis quelque impertinence envers toi ? Madame de Montperrier... ?

MARCELINE, avec impatience.

Mon Dieu non... il n'y a rien, personne ne m'a offensée ; je m'ennuie... je suis triste, j'ai mal aux nerfs... Donnez-moi cette broche et n'en parlons plus... je la mettrai en loterie pour les pauvres.

Elle prend l'écriu et le jette sur une petite table à ouvrage.

ARMAND.

On n'est pas plus gracieuse ! Et comme il m'est surabondamment prouvé que ma compagnie et ma conversation ne vous offriraient pour le moment qu'un médiocre intérêt, je... (Apercevant Julien.) Tiens ! monsieur de Kernic est resté ! Il devait partir un jour après moi...

MARCELINE.

Cela vous déplaît ?

ARMAND.

Pas du tout : vous avez bien fait de le retenir.

MARCELINE, avec impatience.

Je ne l'ai pas retenu, il est resté, comme Sylvio, comme Saint-Aignan... Il n'a plus reparlé de son départ, je n'avais pas à l'en faire souvenir...

ARMAND.

Mon Dieu, ne vous en défendez pas ! Je n'attache aucune importance à... (A Julien qui hésite en le voyant.) Entrez donc, monsieur de Kernic, je vous en prie. Je suis heureux de vous retrouver. Vous nous aviez fait craindre...

SCÈNE V

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN, *souriant.*

Oui, en effet, je me suis manqué de parole à moi-même.

ARMAND.

Manquez-vous souvent de parole comme cela, et nous ne nous plaindrons pas de votre félonie... Vous m'excusez, j'arrive... nous nous reverrons tantôt.

Il sort.

SCÈNE VI

MARCELINE, JULIEN.

JULIEN, *un peu troublé.*

Vous n'attendiez pas si tôt monsieur de Mirmont ?

MARCELINE, *souriant.*

Il devait revenir beaucoup plus tôt au contraire...

JULIEN.

Je crains vraiment d'avoir été indiscret en prolongeant mon séjour au château...

MARCELINE.

Pourquoi dites-vous cela ? Est-ce parce que monsieur de Mirmont vient de vous en remercier ? Madame d'Auberville, qui fait les honneurs de la maison, m'en a paru assez flattée... Vous avez eu ensemble d'assez longues causeries sous les allées ombreuses .. et ces conversations n'avaient pas l'air de lui déplaire...

JULIEN, *souriant.*

J'écoutais...

MARCELINE.

Vous avez dû entendre de belles choses ?

JULIEN.

Beaucoup de mal de vous.

MARCELINE.

Naturellement.

JULIEN.

Mais qui ne vous a fait aucun tort dans mon esprit.

MARCELINE.

Votre esprit est indulgent.

JULIEN.

D'abord, je n'en disconviens pas... et puis tout en écoutant madame d'Auberville, je crois que c'était surtout mes propres pensées que j'écoutais.

MARCELINE.

Je ne sais pas si cela est très-flatteur pour moi ?

JULIEN.

Eh ! mon Dieu, le sujet n'était pas différent, et malgré l'accompagnement dissonnant et suspect que me jouait madame d'Auberville, je vous assure que mes pensées me chantaient d'assez jolies mélodies.

MARCELINE, vivement.

Enfin elle parlait, il ne lui en fallait pas davantage : elle était donc bien aise de vous avoir, et quant à moi, hôte, comme vous, de ce logis hospitalier, où l'on me fait, à mon gré, une place beaucoup trop grande, je me hâte de vous remercier humblement du sacrifice que vous avez bien voulu faire en restant ici quelques jours de plus.

JULIEN, souriant.

J'aurais préféré une formule un peu moins cérémonieuse.

MARCELINE.

Pourquoi quêtez-vous une politesse banale ? vous demandez... on vous donne ce qu'on a.

JULIEN.

Si vous n'avez que cela...

MARCELINE.

On m'a tant reproché de manquer de ce billon dont on se paye par le monde, que j'en ai fait une provision inépuisable.

JULIEN, d'un ton pénétré.

Ah ! mademoiselle, dans ce ton léger, dans cette allure aisée de votre langage, il y a un effort... dans cette sorte d'enjouement superficiel, il y a de l'amertume...

MARCELINE, avec une gravité comique.

Louis XIV aurait dit : Je crois que vous m'interrogez ! (Légerement.) Savez-vous comment l'appelait un ambassadeur d'Angleterre ? Un grand acteur de majesté. J'ai lu cela hier, je ne sais plus où... c'est assez juste, n'est-ce pas, quoique sévère... et cela prouve à quel point chez nous on est dupe de l'apparence...

JULIEN.

Les hommes surtout peuvent s'y laisser prendre ; mais les femmes ont un sens merveilleux qui leur fait souvent pénétrer nos pensées les plus secrètes. Ainsi, je suis convaincu que parmi tous les hommes qui l'approchent, une femme sait toujours reconnaître celui, quelle que soit sa réserve, auquel elle inspire un sentiment profond.

MARCELINE.

Certainement... Elles ont cela de commun, du reste, avec ces jolis petits chevaux savants qu'on voit sur les places et qui reconnaissent toujours admirablement la personne la plus amoureuse de la société... Avez-vous été quelquefois aux fêtes de villages ?

JULIEN, essayant de plaisanter.

Oui, et j'y ai même vu une femme qui se faisait casser, à coups de marteau, des pierres sur la poitrine.

MARCELINE, riant.

Ce qui prouve qu'elle avait le cœur dur, n'est-ce pas ? Comme moi ! Mais moi, c'est bien pire, je n'en ai pas du tout. Je me suis fait une anatomie à la Sganarelle ; j'ai changé tout cela.

JULIEN, découragé.

Vous êtes désespérante...

MARCELINE, avec un sens profond et à elle-même.

C'est que je suis désespérée...

JULIEN, frappé.

Désespérée ?

MARCELINE, se remettant.

Mon Dieu, oui... J'ai fait comme notre mère Eve : je vivais dans un paradis, et voilà que j'ai eu la sotte idée de mordre dans une pomme...

JULIEN.

Donnez-m'en la moitié...

MARCELINE.

J'ai tout mangé...

JULIEN, un peu déçu.

Si bien... ?

MARCELINE.

Si bien... que je vois maintenant toutes sortes de choses que je ne voyais pas... et qui ne sont pas belles... La terre m'ennuie, je suis dégoûtée de notre planète... (Mouvement de Julien vers

Marceline qui bat encore une fois en retraite, en disant avec brusquerie :)
Croyez-vous à la pluralité des mondes habités, vous ?

JULIEN, avec mélancolie.

Peut-être!!! (Durement.) Après ?

Il la regarde fixement.

MARCELINE.

Après! Ah! voilà le grand mot! Après! Ce mot-là, qui n'a l'air de rien, est profond comme la mer... C'est la ponctuation de la vie... Il n'y a pas une phase de notre existence qui ne finisse par lui!

JULIEN, un peu ému.

J'en connais qui pourraient finir par : « Toujours. »

MARCELINE.

Et dans quelle langue, bon Dieu ?

JULIEN.

Dans la langue du cœur... La connaissez-vous ?

MARCELINE, riant.

Non vraiment... et je ne veux pas l'apprendre... les professeurs coûtent trop cher...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME DE MONTERRIER,
SAINT-AIGNAN, SYLVIO, DE VERNES.

MADAME DE MONTERRIER.

Eh bien, la voilà!... Je vous disais bien qu'elle était ici...
(A Marceline.) Nous te dérangeons ?

MARCELINE, vivement.

Pas du tout... Et où va-t-on comme cela ?

SYLVIO.

Nous allons visiter le dolmen de la Grand'Lande... Ne venez-vous pas avec nous ?

MARCELINE.

Mais si, mais si... En êtes-vous, monsieur de Kernic ?

JULIEN.

Volontiers; c'est une de mes promenades favorites, et je serai heureux de lui faire mes adieux en si bonne compagnie...

MARCELINE.

Vos adieux ?...

JULIEN.

Oui, je pars demain.

MARCELINE, légèrement.

Ah ! vraiment, déjà ; cela va bien désappointer monsieur de Mirmont, qui se faisait fête de vous garder...

DE VERNES.

Est-ce que vous l'attendez aujourd'hui ?

MADAME DE MONTERRIER.

Il vient d'arriver à l'instant.

MARCELINE.

Et vous en parlez à propos ; car cela me rappelle que j'ai quelques mots à lui dire... Partez donc sans moi, mes chers hôtes, et je vous rejoins en un temps de galop. (A madame de Montperrier.) Emmène-les, distrais-les..... tout ce bruit m'est odieux... je reste ! (Haut.) A tout à l'heure !

JULIEN.

Voulez-vous me permettre de vous attendre, mademoiselle ?

MARCELINE.

Mais non, pas du tout : cela ferait des jaloux dans ma cour et je veux que la concorde règne parmi mes chevaliers.

MADAME DE MONTERRIER.

Qui m'aime, me suive !

Tout le monde sort.

SCÈNE VIII

MARCELINE, seule.

Elle s'appuie contre la table, les bras tombants et les mains croisées, dans l'attitude d'une méditation désolée.

Ainsi... je l'aime. Je l'aime !... moi ! .. moi !... J'ai beau lutter et me débattre, j'ai beau chercher à m'étourdir, à me faire illusion, railler tout et me railler moi-même... je l'aime !... Pauvre cher honnête homme ! il n'a pas osé parler encore... mais il parlera... Que répondre?... Il part demain... partira-t-il?... Que faire?... Continuer la raillerie et le persiflage... insulter ainsi à un sentiment vrai, touchant, respectable... rôle indigne que je ne puis soutenir ! L'arrêter par un refus direct et formel, frapper d'un coup terrible cette âme qui se livre loyalement et tout entière... cruauté dont je ne me sens pas la force ! Quoi donc

alors ? Gagner du temps !... Ah ! mon cœur, cœur fragile et lâche, je vois le piège ! Plus la situation se prolonge, plus son amour s'affermir et s'accroît, et moi, moi, je succombe... Le voilà !

SCÈNE IX

MARCELINÉ, JULIEN.

MARCELINÉ.

Tiens, c'est vous, monsieur de Kernic... vous avez renoncé à votre promenade favorite ?

JULIEN, avec une émotion profonde.

Ne raillez pas. Marceline, et laissez-moi vous parler... Savez-vous pourquoi je suis revenu ?

MARCELINÉ, sérieusement.

Vous me questionnez trop, monsieur de Kernic... Non, je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir... et je vous supplie de ne pas me le dire. Tenez, causons musique. Au moment où vous êtes entré, j'allais me mettre au piano... Aimez-vous la musique de Gluck ? Je la préfère à tout ; parce qu'au fond, malgré ma grande gaieté, j'aime tout ce qui est triste. La musique est un art mélancolique. Les gens d'un goût superficiel ont beau s'extasier devant quelques exemples, rares, Dieu merci, de jovialité musicale, la vraie, la grande musique est foncièrement triste. Elle excelle dans la douleur, dans la passion, et qui dit passion dit souffrance ; elle est toujours gauche et de pure convention dans le rire... elle va jusqu'au sublime dans le sanglot... Je suis sûre que Jérémie aurait fait un grand compositeur...

Elle commence à jouer l'air de Gluck : *Rendez-moi mon Eurydice*.

JULIEN, à mi-voix.

Marceline, je vous aime ! Oui, je vous aime... vous le savez bien... si je n'ai pas parlé jusqu'à cette heure, tout en moi a dû dès longtemps vous le dire... L'émotion profonde que je ressens et qui se trahit dans mes paroles, dans le son seul de ma voix, vous dit la sincérité comme la profondeur du sentiment que j'éprouve. Ne m'accusez pas de présomption ; mais je sens confusément ce qui se passe en vous, comme vous devez sentir ce qui se passe en moi... je vous aime avec mon esprit, avec mon cœur, avec tout mon être ! On vous admire, on vous flatte aussi, on

reconnait en vous une supériorité réelle, mais nul ne soupçonne le trésor enfoui dans cette âme dont on ne connaît que la surface... Ce trésor, je l'ai pressenti... et voici, maintenant, je le vois, je le touche... sa splendeur m'éblouit... il me fascine, m'attire et m'enivre... et me brise !... Je vous aime !... je vous aime !... (Marceline cesse de jouer et pleure silencieusement.) Vous pleurez, mon enfant bien-aimée... ma chère âme... ne répondez pas... vous pleurez !... je vous adore !

Il est à ses genoux.

MARCELINE, doucement.

Relevez-vous, monsieur de Kernic... Vous le voyez, je ne raille plus. Oui, je pleure, je pleure, parce que cette musique me fait mal aux nerfs et parce que vous me faites un grand chagrin. Le ciel m'est témoin que j'ai fait tout au monde pour éloigner cet instant cruel... Ecoutez-moi, monsieur de Kernic... je vous estime... je vous vénère... et je me sens profondément émue de vos paroles qui me troublent jusqu'au fond de l'âme... vous le voyez, je suis franche... mais j'ai une volonté de fer... et, je vous le déclare ici avec une sincérité égale à la vôtre, je ne veux pas vous aimer... et je ne vous aimerai jamais !

JULIEN.

Si dures que soient vos paroles, Marceline, si douloureux qu'en soit le sens, mon amour-propre d'homme ne se sent pas froissé, et ma passion ne s'en trouve ni amoindrie, ni découragée... parce que je sens que, malgré tout, vous m'aimez... et dès lors, je dois nécessairement chercher ce qui vous arrête.

MARCELINE, fièrement.

Que voulez-vous dire ?

JULIEN, humblement.

Rien, oh ! rien au monde qui puisse ressembler à un soupçon indigne, croyez-le bien, je vous en conjure !...

MARCELINE.

Je vous ai dit tout à l'heure, monsieur de Kernic, que j'avais pour vous une grande estime ; mais je veux la vôtre aussi : c'est de tous vos sentiments le seul auquel j'aspire...

JULIEN.

Mais vous m'aimez !...

MARCELINE.

Je ne suis pas une femme comme une autre : ma tête a pris le pas sur mon cœur ; elle le domine et le dirige ; je vois net et je raisonne... les autres femmes voient trouble et raisonnent faux par conséquent... ou ne raisonnent pas du tout. N'espérez donc rien de moi.

JULIEN, rêveur.

Vous ne me trouvez pas assez riche peut-être... Je n'y songeais pas.

MARCELINE.

Franchement, ni moi non plus... Ne cherchez pas, monsieur de Kernic, vous ne trouverez point. L'obstacle réside au dedans de moi-même et y résidera éternellement... Et comme il serait inutile de prolonger cet entretien, séparons-nous, et faites-moi vos adieux, puisque vous partez demain, ce que je demande à votre conscience d'honnête homme et de galant homme.

SCÈNE X

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND.

Tiens ! on est déjà de retour ?

Marceline se remet au piano et joue quelques préludes.

JULIEN, avec embarras.

Mademoiselle Marceline n'a pas quitté le château et j'ai pris la liberté de revenir, pour lui faire mes adieux.

ARMAND.

Vous partez donc toujours ?

JULIEN, regardant Marceline.

Je pars demain... et je vous remercie, monsieur, de votre bonne hospitalité.

ARMAND.

Vous en userez encore, j'espère... Voyons, Marceline, joignez donc vos instances aux miennes.

MARCELINE.

Monsieur de Kernic a résolu un nouveau voyage... un grand voyage... en Amérique, je crois ?

ARMAND.

Ah ! vraiment ! mais vous nous reviendrez.

JULIEN.

Qui sait ?

ARMAND.

Oh ! que si... En attendant, n'oubliez pas que l'heure du dîner approche : nous boirons à votre heureux retour.

Julien salue et s'éloigne.

SCÈNE XI

MARCELINE, ARMAND.

ARMAND, doucement.

Pourquoi batailler avec ton cœur, Marceline ? Monsieur de Kernic l'aime, et, plus heureux que bien d'autres, il a su éveiller en toi un sentiment dont la nouveauté te charme et te tente... Eh bien, je ne t'en fais pas un crime... Mais je t'en ferais un de manquer de confiance en moi. (Un silence.) Tu ne réponds rien ?

MARCELINE.

Je vous écoute.

ARMAND.

Ah ! vous m'écoutez... Eh bien, je te dirai qu'à la façon seule dont tu m'écoutes, je pressens la profondeur de l'abîme qui se creuse entre nous. Je ne me fais d'illusion sur rien, tu le sais, et j'ai l'habitude de mesurer résolument, froidement, les événements qui m'atteignent. (Tristement.) Tu aimes ! (Avec un soupir.) et tu aimes pour la première fois ! Or, la femme qui aime devient absolument indifférente pour tout ce qui n'est pas son amour, absolument impitoyable pour tout ce qui y fait obstacle. Tu me dois tout...

MARCELINE.

Certes !!!

ARMAND.

Oh ! tu sais bien que ceci n'est pas le reproche banal et niais d'ingratitude dont on abuse, sorte de protêt moral des usuriers de sentiments ; c'est là pure et simple constatation d'un fait. Quoi que tu fasses, moi je ne te trouverai pas ingrate : tu es libre.

MARCELINE.

Libre !

Elle se lève, ferme le piano et s'y appuie, faisant face à Armand.

ARMAND.

Absolument libre : je n'ai jamais eu la prétention de t'inspirer une passion... Mais, malgré ma nature volontaire et positive, ce que j'éprouve pour toi est infiniment plus vif, plus profond, plus sentimental que tu ne le supposes. (Mouvement de Marceline.) Aujourd'hui cela t'importe peu, et je te le dis simplement pour que tu le saches et que tu ne confondes pas le sacrifice et l'abnégation avec l'indifférence.

MARCELINE, froidement.

Je ne comprends pas. (Fièremment.) Vous ne voulez pas dire, n'est-ce pas, que vous pourriez tolérer que je devinasse la maîtresse de monsieur de Kernic !!!

ARMAND, durement.

Et vous ne pouvez pas le comprendre, j'espère !!!

MARCELINE.

Le croyez-vous ? (Brusquement.) Où voulez-vous en venir ?

ARMAND, gravement.

Je fais comme Polyeucte, j'offre Pauline à Sévère.

MARCELINE, avec un froid mépris.

Vous voulez me proposer d'épouser monsieur de Kernic... avec une dot !

ARMAND, fermement.

Pourquoi pas ?

MARCELINE.

Et c'est là le sacrifice dont vous parliez ? Eh bien, franchement, je le trouve médiocre : l'argent vous coûte si peu ! et vous n'êtes pas à cela près de quelques centaines de mille francs pour vous passer la fantaisie d'une mauvaise action.

ARMAND.

Allons ! il paraît que vous me considérez comme un obstacle car vous devenez impitoyable. Oui le sacrifice est là, en effet, non dans la question d'argent, mais dans la question de sentiment : car, ce que je vous propose aujourd'hui pour monsieur de Kernic... eh bien, je voulais vous le proposer pour moi-même...

MARCELINE.

Vous vouliez m'épouser !... et ce désir a attendu, pour éclore, la venue de ce sentiment nouveau qui me charme et me tente... comme vous dites !

ARMAND.

Le reproche est juste.

MARCELINE.

Ce n'est pas un reproche et je ne vous en fais aucun.

ARMAND.

Soit ! mais il n'est pas moins vrai que si la pensée est ancienne déjà, la résolution est tardive... Cependant, Marceline, si cela, ne fût-ce qu'à titre d'expédient, pouvait trancher une situation qui vous trouble et dont vous exagérez la gêne... mon offre subsiste tout entière !

MARCELINE.

Je vous remercie, monsieur de Mirmont : il est trop tard ! Ah ! c'est qu'en même temps que ce sentiment dont vous parliez, s'éveillait au fond de moi-même une faculté nouvelle, un sens inconnu... et, toujours grandissant dans sa majesté se-reine, il envahissait mon esprit, s'emparait de mon cœur, rayonnait sur ma vie. D'abord je l'ai snbi, et maintenant je l'adore ! Tu n'es ni le pardon ni la mansuétude, tu es la vérité et l'inexorable ; mais je t'attendais, conscience, et je te salue !

ARMAND.

Pauvre fille !

MARCELINE.

Ne me plaignez pas !... je souffre, mais j'en ressens comme une joie secrète... Oui, vous secouez la tête et vous ne comprenez pas... je n'ai pas d'ailleurs la prétention de vous traduire ce qui ne peut être pour vous qu'un ridicule grimoire. Mais vous seriez dans une erreur profonde si, m'ayant vue céder à un moment d'exaltation, vous en pouviez conclure que j'ai perdu l'excellente méthode de raisonnement que je vous dois... j'ai beaucoup réfléchi, j'envisage les choses comme il convient... et je suis très-logique, je vous le garantis ; seulement, ma logique n'est pas la vôtre.

ARMAND, avec intention.

N'est plus...

MARCELINE, nettement.

Soit ! n'est plus la vôtre.

ARMAND.

Vous parlez comme un livre ; mais, vous le savez, j'ai sur les livres l'opinion d'Hamlet : « Des mots ! des mots ! des mots ! »

MARCELINE.

Je le sais.

PIERRE, entrant.

Monsieur est servi.

ARMAND.

C'est bien ! (Pierre reste au fond.) Voyons, mauvaise tête... laissons passer quelques jours là-dessus... nous reprendrons cet intéressant sujet plus à loisir... et tu verras, qu'en ce monde, c'est toujours la fable des bâtons flottants... Allons dîner !

MARCELINE, après un moment d'étonnement et d'hésitation.

Laissez-moi quelques minutes pour me remettre... et je vous suis...

ARMAND.

Ne te fais pas attendre.

Il sort.

SCÈNE XII

MARCELINE, PIERRE.

MARCELINE.

Revenir sur ce sujet ! à quoi bon ? la vole où je suis engagée est sans issue ! mais ce qui est au-dessus de mes forces et de ma volonté, c'est de continuer à vivre dans ce milieu qui me fait horreur !

PIERRE, qui est resté au fond, observant Marceline, s'approche avec embarras.

Mademoiselle... pardon, mademoiselle... vous êtes souffrante... voulez-vous que je vous envoie le docteur Bonnemain ?

MARCELINE.

Bonnemain !

PIERRE, allant pour sortir.

Oui, je...

MARCELINE.

Non !... non, Pierre...

PIERRE.

Mademoiselle, vous êtes malheureuse...

MARCELINE.

Tu m'es dévoué, toi ?

PIERRE.

Oh ! oui, mademoiselle Marceline, vous le savez bien. Je vous ai vue si petite, petite ; vous êtes comme mon enfant. Je vous ai

toujours aimée et aujourd'hui... aujourd'hui je vous estime, pour tout le mal dont vous souffrez.

MARCELINE, avec effusion.

Oh! cœur, cœur divin... mon vieil ami !... tu sais donc ?

PIERRE, fermement.

Oui.

MARCELINE.

Écoute-moi alors : madame d'Auberville a commandé une voiture pour son départ ?

PIERRE.

Elle ne part plus : la voiture est là, et je suis chargé de la congédier.

MARCELINE.

Pierre, écoute-moi bien ; le moment est grave... tu as dit que tu m'aimais, que tu donnerais ta vie pour moi... eh bien, s'il te fallait choisir entre moi et ton maître, que ferais-tu ?

PIERRE.

Mon maître, c'est mon devoir, mademoiselle Marceline, et mon devoir me dit de veiller sur vous.

MARCELINE.

Si je voulais partir, quitter pour jamais cette maison, tu me suivrais donc ?

PIERRE.

A l'instant même.

MARCELINE.

Eh bien ! suis-moi !

Elle sort suivie de Pierre.

SCÈNE XIII

UN DOMESTIQUE, puis UNE FEMME DE CHAMBRE.

ARMAND, du dehors.

Prévenez donc mademoiselle Marceline.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur... (Il entre en scène et va vers le piano croyant trouver

Marceline.) Mademoiselle... Tiens ! elle n'est plus là... (A la femme de chambre qui entre par la droite.) Mademoiselle Suzanne, avez-vous vu mademoiselle ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Non : je sors de chez elle, elle n'y est pas...

Elle remonte.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND, au domestique.

Eh bien ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, on ne sait pas où est mademoiselle.

ARMAND, à la femme de chambre.

Mademoiselle n'est pas chez elle ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Non, monsieur.

ARMAND, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire ? (il va rapidement vers le fond et appelle dans le parc.) Marceline ! Marceline !...

SCÈNE XV

LES MÊMES, BONNEMAIN, puis MADAME D'AUBERVILLE, SAINT-AIGNAN, JULIEN, MADAME DE MONTERRIER.

BONNEMAIN, entrant.

Mais, mon cher Mirmont, vous êtes fou, il pleut à verse.

ARMAND, revenant. — Au domestique.

Où est Pierre ?

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais pas, monsieur... et je vais...

Il sort.

ARMAND.

Oh ! c'est impossible !

Il entre vivement à droite.

MADAME D'AUBERVILLE, entrant.

Eh bien ! on ne dîne donc pas ? — Suzanne, savez-vous si l'on a renvoyé ma voiture ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

J'avais dit à Pierre de la congédier... elle vient de s'en aller.

ARMAND, rentrant très-agité.

Personne ! (A un domestique qui passe dans le fond.) Baptiste, avez-vous vu Pierre ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

ARMAND, avec impatience.

Eh bien, cherchez-le.

MADAME DE MONTERRIER.

Vous êtes inquiet ?...

ARMAND.

Marceline ne peut être sortie d'un temps pareil...

JULIEN.

Mademoiselle Marceline paraissait un peu souffrante ; si elle s'était évanouie...

MADAME D'AUBERVILLE.

Elle est capable de se cacher pour nous mettre tous à l'envers...

ARMAND, avec impatience.

Eh ! madame... (A Baptiste qui rentre.) Eh bien ?

BAPTISTE.

Monsieur, le portier a vu monsieur Pierre monter avec mademoiselle dans la voiture qui vient de s'éloigner.

ARMAND, frappé.

Partie I

TOUS.

Partie ?

ARMAND, se remettant vivement.

Ah ! j'y suis... rassurez-vous... je l'avais oublié... c'est... c'est encore un caprice auquel j'ai eu la faiblesse de consentir... Il s'agit de Robertin et de sa fille, à qui elle s'intéresse... (A Baptiste.) Fais seller à l'instant même mon meilleur cheval... et tais-toi... (Haut.) A table, messieurs. Madame d'Auberville, faites les honneurs du dîner, je vous prie... Excusez-moi... excusez-moi... (A part.) Oh ! elle ne m'échappera pas ainsi !

ACTE TROISIÈME

Une chambre modeste; fenêtre à gauche; au fond, une porte; une autre porte à droite. Il fait jour au dehors, mais une lampe brûle dans l'appartement. Marceline est endormie près d'une table sur laquelle se trouve un petit métier pour faire de la tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCELINE endormie, puis PIERRE et BONNEMAIN.

Ils entrent avec précaution et Pierre montre Marceline à Bonnemain.

— Marceline s'éveille et les aperçoit.

MARCELINE.

Bonnemain ! (D'un ton de reproche.) Ah ! Pierre...

BONNEMAIN.

Marceline, embrassez-moi d'abord, vous le gronderez après.

MARCELINE, l'embrassant.

Ah ! cher Bonnemain, je ne veux pas me faire plus forte que je ne suis : j'avais besoin, oh ! grand besoin de sentir dans ma main une main amie... Pardonne-moi, mon brave Pierre... Vous êtes le bien venu, Bonnemain ! votre affection me soutiendra ;

car je sais que vous ne chercherez pas à me détourner de la voie, bien ardue peut-être, où je me suis engagée, mais que je veux suivre et que je suivrai à tout prix.

BONNEMAIN.

Ma chère enfant, je ne vous blâme pas de votre héroïsme ; mais, laissez-moi vous le dire, la tâche que vous avez entreprise est au-dessus de vos forces.

MARCELINE, avec fermeté.

Non, mon ami, et si vous êtes venu pour plaider cette thèse, nous ne nous entendrons point.

BONNEMAIN.

Je vous l'ai dit et je vous le répète : je vous approuve.

MARCELINE, souriant.

Nous pouvons causer alors... Et d'abord, comment êtes-vous ici ?

BONNEMAIN.

Je suis ici parce que cet homme (il tend la main à Pierre.) n'est pas seulement le dévouement et l'abnégation, la droiture et l'honneur même, il est aussi le bon sens, la prévoyance et la sagesse. Je suis ici, parce que Pierre est venu me chercher : il a bien fait. Comme toutes les natures énergiques, vous vous êtes décidée pour le fond des choses ; mais vous étiez destinée à succomber, et vous deviez être fatalement vaincue par les nécessités matérielles : or, il faut que vous restiez victorieuse de la situation.

MARCELINE.

Merci, mon ami.

BONNEMAIN.

Vous voyez bien que vous n'avez pas de lutte à soutenir contre moi : je viens, au contraire, de concert avec vous, organiser la résistance.

MARCELINE.

Parlez donc, je vous écoute.

BONNEMAIN.

Depuis trois mois que vous avez quitté Saint-Servan, c'est vraiment un miracle que vous ayez pu échapper aux recherches dont vous êtes l'objet.

MARCELINE.

On me cherche !

BONNEMAIN.

Comment en doutez-vous ! Monsieur de Kernic...

MARCELINE, vivement.

Je ne veux pas le voir, Bonnemain, je ne veux pas le voir... et j'espère qu'il n'est pour rien dans votre démarche ?

BONNEMAIN.

Il ignore et ignorera tout, je vous le jure, en ce qui me regarde, du moins. Mais il vous adore et il est sûr maintenant que vous l'aimez : aveugle comme un amant, il ne sait rien des divers mobiles qui vous ont déterminée ; mais il sent bien qu'il est pour beaucoup dans votre détermination.

MARCELINE.

Vous l'avez donc vu ?

BONNEMAIN.

Sans doute : j'ai vu tout le monde... J'ai vu monsieur de Mirmont aussi... et même madame de Montperrier qui, malgré sa nature vulgaire et ses sentiments faciles, vous aime véritablement. Elle s'est mis en tête de servir les amours de monsieur de Kernic : elle l'admire comme un paladin du temps passé, le console, l'encourage, le seconde, et vous cherche comme lui et avec lui. Ils vous trouveront, n'en doutez pas.

MARCELINE.

Continuez, mon ami.

BONNEMAIN.

Quant à monsieur de Mirmont, il faudrait ne pas connaître cette nature entière et opiniâtre pour s'imaginer qu'il puisse se tenir pour battu. Celui-là surtout vous poursuit avec une intensité de volonté qui le rend bien autrement redoutable que les autres... car elle ressemble plus à de la haine qu'à de l'amour... Vous voyez le danger maintenant ou plutôt les dangers multiples qui vous menacent.

MARCELINE.

Que faire ?

BONNEMAIN.

Ce à quoi vous auriez dû songer tout de suite ; prendre ma maison pour asile.

MARCELINE.

Vous voulez...

BONNEMAIN.

Je suis seul, sans famille, et j'ai une espèce de fortune qui me permet, sans sacrifice, d'adopter une enfant que j'aime et que je veux sauver : cette adoption-là ne vaudra-t-elle pas l'autre ?

MARCELINE, avec une tristesse profonde.

Hélas!!!

BONNEMAIN.

Les produits de votre travail, ma pauvre Marceline, étaient complètement illusoires : depuis trois mois vous avez vécu des économies de notre vieux Pierre... Votre santé s'altérerait, vos ressources allaient s'épuiser... il est venu à moi... Voulez-vous faire comme lui?

MARCELINE, avec émotion.

Pierre!... Bonnemain!... On ne marchandait pas avec de telles amitiés... (A Bonnemain.) J'accepte.

BONNEMAIN.

Bien, Marceline!... Mais, si vous m'en croyez, ne tardez pas à mettre à exécution notre projet; il y a péril en la demeure.

MARCELINE.

Eh bien! dès demain.

BONNEMAIN.

Dès ce soir.

MARCELINE.

Ce soir, soit!

BONNEMAIN.

C'est dit! Faites vos petits préparatifs; moi, je vais surveiller les environs. (A Pierre.) On vous a suivi quand vous êtes allé chez de Vernes, et on doit être sur vos traces; ne perdez pas une minute.

MARCELINE.

Merci!

BONNEMAIN.

Je reviens.

Il sort.

SCÈNE II

MARCELINE, PIERRE.

PIERRE, timidement.

Vous ne m'en voulez donc pas, mademoiselle Marceline?

MARCELINE.

Tout ce qu'un cœur peut contenir de reconnaissance, mon bon Pierre, tu l'as mis en mon cœur : je suis profondément attendrie de ta bonté si vigilante et si douce... Je me sens si peu digne d'inspirer de pareils dévouements !

PIERRE.

Ne dites pas cela, ne dites pas cela... car vous êtes une grande âme et, moi, je vous comprends... je suis fier de vous ! Mais, voyez-vous, je sentais bien que nous ne pouvions pas aller longtemps comme ça... je ne suis pas assez habile, je ne suis pas assez instruit et je n'ai pas assez d'autorité non plus, moi, pour vous défendre comme il faut... surtout contre celui que monsieur Bonnemain appelle le plus redoutable...

MARCELINE.

Tu as bien fait, mon ami ; mon courage, mon orgueil... ma colère m'avaient trop fait présumer de mes forces... J'avais voulu disparaître tout entière, ne rien demander à personne. Je croyais ne te coûter que ton dévouement... Nous aurions succombé... Tu as bien fait ! Ah ! tiens, pardonne-moi ma faiblesse : depuis que je sais que vous êtes deux pour me protéger, il me semble que tout danger a disparu, l'espoir me revient, il me semble que je suis sauvée.

PIERRE.

Oui, oui, du courage, mademoiselle ; vous avez fait votre devoir, et Dieu ne vous abandonnera pas... Mais vous avez laissé le feu s'éteindre, il fait froid... (Il va vers la fenêtre.) Le temps se couvre et le vent tourne au nord. Ah ! mon Dieu !

MARCELINE.

Quoi donc ?

PIERRE.

J'ai cru reconnaître..... Je viens d'entrevoir une dame qui a disparu sous l'auvent de la cour...

MARCELINE.

Eh bien ?

PIERRE.

On aurait dit madame de Montperrier.. Si c'était elle ?

MARCELINE, troublée.

Je ne veux pas qu'elle me voie... n'ouvre pas... Mais, au fait, non... Pourquoi ne la recevrais-je pas ? Que m'importe maintenant ? Demain je ne serai plus ici... et elle ne m'aura retrouvée que pour me perdre encore et définitivement cette fois. Les gens qui comptent sur ses renseignements n'en tireront pas grand

profit. (On sonne.) Tu ne t'étais pas trompé... c'était elle...
Ouvre...

Pierre va ouvrir la porte.

SCENE III

LES MÊMES, MADAME DE MONTERRIER.

MADAME DE MONTERRIER.

Ah! voilà Pierre toujours!... Et Marceline... Enfin je te retrouve! Ce n'est pas malheureux!... Laisse-moi t'embrasser pour commencer... (Elle l'embrasse.) Pauvre mignonne, comme elle est changée!.. Ah ça! tu es folle!

MARCELINE.

Mais non... Laisse-nous, Pierre.

Il entre à droite.

MADAME DE MONTERRIER.

Tu peux te vanter de t'être fait chercher, toi!

MARCELINE.

Et comment m'as-tu trouvée?

MADAME DE MONTERRIER.

C'est de Vernes qui a rencontré la piste. Ce brave Pierre a voulu retirer son argent dont vous aviez besoin, il a été chez de Vernes... Heureusement qu'on ne lui a pas tout donné, il a fallu qu'il revienne... et puis d'ailleurs, pour le transfert, tu comprends... de Vernes l'a aperçu, par hasard... il y a de cela quelques jours, il l'a fait suivre... et voilà.

MARCELINE.

Mais alors tu n'es pas seule instruite de ma retraite?

MADAME DE MONTERRIER.

Comme j'ai supposé que tu ne serais pas fort aise de recevoir certaine visite, j'ai fait jurer à de Vernes, qui m'a renseigné la première... de garder le secret jusqu'à nouvel ordre. . Mais c'est absurde, ce que tu as fait là!

MARCELINE.

Ma chère Jeanne n'entamons pas ce chapitre, tu sais que nous n'avons pas la même manière de voir.

MADAME DE MONTPERRIER.

Je ne te blâme pas d'être partie, mais seulement de l'avoir fait dans des conditions impossibles. Il fallait parler, on aurait avisé; on aurait pu combiner quelque chose... Voyons, tu ne peux pas éternellement tenir rigueur à ce pauvre monsieur de Kernic...

MARCELINE.

Oh! ceci est encore un sujet que je te prie de ne pas mettre sur le tapis.

MADAME DE MONTPERRIER.

Mais tu l'aimes et il t'adore, ce pauvre garçon; si tu le voyais, il te ferait pitié... il est au désespoir... il meurt, ce malheureux, il meurt de chagrin!

MARCELINE.

Il n'est pas de chagrin qui ne se supporte... Monsieur de Kernic se calmera, se consolera, oubliera...

MADAME DE MONTPERRIER.

Lui! ah! Je réponds bien qu'il parviendra jusqu'à toi, ou qu'il mourra à la peine!

MARCELINE.

Monsieur de Kernic est un homme d'honneur, je tui ai déclaré ma ferme résolution... Je ne lui ai laissé aucune espérance, j'ai fait appel à sa loyauté, en lui imposant une éternelle séparation, sa probité me répond de lui.

MADAME DE MONTPERRIER.

Ah! laisse-moi donc tranquille, est-ce que la passion raisonne?... Probité, probité! quand la passion prend le mors aux dents, il n'y a pas de probité qui tienne!

MARCELINE.

Tu le méconnaiss.

MADAME DE MONTPERRIER.

Je connais les hommes! ils se ressemblent tous quand ils aiment: celui-ci est exaspéré et ne veut rien entendre: je te dis qu'il meurt d'amour... gare l'agonie, elle sera terrible, vois-tu.

MARCELINE.

Que veux-tu que j'y fasse?

MADAME DE MONTPERRIER.

Console-lé: adoucis au moins un peu le coup que tu lui portes... Ne reste pas là comme un roc, insensible aux ravages que tu causes, inaccessible à tout. Sinon, ma foi, je ne réponds de

rien : il t'arrivera un jour, comme un boulet de canon, et renversera, brisera tout sur son passage.

MARCELINE.

Tant pis, alors, pour monsieur de Kernic.

MADAME DE MONTERRIER.

Ah ! tiens, tu me fais bouillir ! avec ça que c'est commun, dans la vie, des amours de cette trempe-là ! Mais je te dis que, si tu le voyais, tu n'y tiendrais pas !

MARCELINE.

D'abord, je crois que j'y tiendrais... Et puis ensuite je ne peux pas, je ne veux pas le voir...

MADAME DE MONTERRIER.

C'est ton dernier mot ?

MARCELINE.

Oui.

MADAME DE MONTERRIER.

Laisse-le te dire adieu, au moins.

MARCELINE.

L'adieu est tout dit.

MADAME DE MONTERRIER.

Ainsi c'est fini, fini à jamais, tu ne veux pas le voir ?

MARCELINE.

Non.

MADAME DE MONTERRIER.

Eh bien, le voilà ! (Elle lui montre Julien qui est entré vers la fin de la scène. — A Julien.) Parlez vous-même.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JULIEN.

MARCELINE.

Ah ! c'en est trop ! Je me révolte à la fin contre une pareille persécution ! Je suis donc tombée bien bas, qu'on se croit le droit d'en user ainsi avec moi ! On m'espionne, on me tend des pièges, on pénètre chez moi, malgré moi ! Tenez, c'est lâche

d'abuser ainsi du dénûment d'une pauvre créature, qui ne demande au monde que le silence et l'oubli ! Mais non... on se croit tout permis, on marche à la conquête, on s'affranchit de toute contrainte... Pourquoi se gêner avec moi ! On prétend violenter mon cœur, lire dans ma conscience... c'est une indignité ! Et de quelques beaux sentiments qu'on veuille se couvrir, je ne vois, moi, dans cette odieuse conduite, que de mortelles offenses et d'impardonnables affronts !

MADAME DE MONTERRIER, à Julien.

Tenez bon ! Les femmes se lassent de tout, même de la résistance.

Elle sort.

SCÈNE V

MARCELINE, JULIEN.

Marceline assise sans regarder Julien. Celui-ci se tient à une certaine distance

JULIEN.

Marceline, pardonnez-moi !... J'ai eu le malheur de vous offenser, vous que j'adore... Je vous ai blessée, vous pour qui je donnerais ma vie ! Pardonnez-moi. Ne détournez pas la tête et ne vous enfermez pas dans cet affreux silence qui me désespère... Parlez-moi ! Comment est-il possible que vous ayez la volonté de me faire souffrir ?... Pourtant, vous m'aimez..

MARCELINE.

Je vous répète, monsieur de Kernic, que, quels que soient mes sentiments pour vous, il ne m'est pas possible d'accepter un amour auquel je suis résolue à ne céder jamais.

JULIEN, brusquement.

Pourquoi avez-vous quitté la maison de monsieur de Mirmont ?

MARCELINE.

Est-ce vous qui me parlez ainsi ?

JULIEN.

C'est moi.

MARCELINE.

Et de quel droit, monsieur ?

JULIEN.

Je vous aime, voilà mon droit... Vous m'aimez, voilà ma force... Vous souffrez, voilà mon excuse.

MARCELINE.

Je ne veux pas vous répondre.

JULIEN, avec violence.

Si vous vous taisez, j'interpréterai... et de cette interprétation peuvent sortir les événements les plus graves! J'ai trop lutté, j'ai trop souffert à la fin! Je vous aime éperdument et vous me réduisez au désespoir. Eh bien! si je vous perds, je n'ai plus rien à perdre; mais je saurai du moins pourquoi je vous perds!

MARCELINE, avec inquiétude.

Que voulez-vous faire?

JULIEN, résolûment.

J'irai trouver monsieur de Mirmont, il doit savoir, lui, la raison de votre résistance. Il faudra bien qu'il parle... et il parlera!

MARCELINE, s'animant.

Vous ne ferez pas cela!

JULIEN, avec fermeté.

Si, je le ferai!

MARCELINE, avec autorité.

Je vous le défends!

JULIEN, brutalement.

Alors, parlez vous-même!

MARCELINE.

Monsieur de Kernic, je vous en conjure, ne m'accablez pas; si vous saviez mes tortures, vous auriez compassion et n'auriez pas pour moi ce ton si dur et ces regards méchants.

JULIEN, inflexible.

Parlez!

MARCELINE.

Vous êtes impitoyable!... Tenez, je n'ai plus la force de combattre... et je suis à bout de courage... Je ne sais plus que penser, ni que dire... Je souffre... Ne me parlez plus comme cela: chacune de vos paroles frappe douloureusement sur mon cœur... Vous le voyez, mon orgueil est confondu... ma fierté s'en va... Je ne suis plus qu'une femme faible et vulgaire, qui vous supplie à son tour et qui implore votre générosité...

JULIEN, sourdement.

Parlez!

MARCELINE, avec un désespoir amer.

Ah! je suis bien abandonnée!... Voici un homme, grand et généreux entre tous; il dit qu'il m'aime, et me voyant terrassée, le cœur broyé, l'âme éperdue... il me soule aux pieds et me tue!... Voulez-vous que je vous jure que je n'aime et n'aimerai jamais que vous? que je n'appartiendrai jamais à nul autre?... Voulez-vous que je m'enferme dans un couvent? Dites!... Je le ferai... je vous obéirai... Je vous donne à jamais mon cœur et mon âme... Mais ne me torturez plus ainsi... ayez pitié, pitié de moi!!!

Elle se jette à ses genoux et lui baise les mains.

JULIEN.

Oh!!! Moi qui doutais encore!... moi qui croyais... Ah! je vous hais!... Vous me faites horreur! (Il sort, mais s'arrête au fond, écoute et regarde un moment, puis rentre pendant que Marceline, dans un état de prostration complète, n'a plus conscience de ce qui se passe autour d'elle.) Monsieur de Mirmont!... Lui! lui, ici!... (Se dirigeant vers une porte à droite.) Oh! je veux tout savoir.

Il entre à droite.

SCÈNE VI

MARCELINE, seule.

Eh! bien, il me tue... voilà tout... Je me débattais en vain; je n'attendais qu'un prétexte pour mourir... Qu'ai-je à faire en ce monde entre mon infamie et mon amour? entre son mépris et mon repentir... C'est juste! (Avec une douleur profonde.) Je ne le verrai plus!

Elle cache sa tête dans ses mains et pleure.

SCÈNE VII

MARCELINE, ARMAND.

Armand entre, aperçoit Marceline et va vivement à elle.

ARMAND.

Marceline... qu'avez-vous?

Marceline sort de son abattement et se redresse subitement en apercevant
Armand.

MARCELINE.

Vous ! ici !.. misérable ! Je suis chez moi, monsieur, sortez !

ARMAND, se contenant.

Malheureusement, ma chère enfant, partout où vous serez, jusqu'à nouvel ordre, vous serez chez moi !

MARCELINE.

Parce que ?

ARMAND.

Parce que je suis votre tuteur.

MARCELINE.

Osez-vous prononcer un pareil mot !

ARMAND.

Ah ! ma conduite vous étonne, n'est-ce pas ? Pas plus que moi-même. Oui, moi, l'homme sceptique et froid, rompu aux succès comme aux déboires, presque toujours maître des autres, toujours maître de soi, moi, Armand de Mirmont, que vous connaissez si bien, je donne résolument un démenti complet à ma doctrine et à ma vie : je vous aime malgré moi... et je vous veux, malgré vous !

MARCELINE, amèrement.

Vous ne vous trouvez pas assez payé de vos bienfaits !

ARMAND.

Laissons les phrases et les récriminations ; les mots ont changé de signification, parce que les sentiments ont changé de forme. Je ne vous aime pas comme un père, soit : je vous aime comme un amant. Après ? Vous n'êtes pas ma fille, et qu'importe, alors, du moment que je vous aime, et pourvu que je vous aime ! Je ne suis pas de ceux qui luttent avec leurs passions... Pourquoi lutterais-je ? Et qu'ai-je fait de mal, en somme ? Je vous ai recueillie sur une route ; j'aurais pu faire de vous ma servante, j'en ai fait mon égale ; je pouvais vous donner une aumône, je vous ai donné ma vie, je pouvais vous abandonner à la misère, je vous apporte mon amour... et mon nom ! Qu'avez-vous à me dire et pourquoi me traiter de misérable ?

MARCELINE.

Parce qu'il fallait me parler ainsi avant, parce qu'il fallait me respecter, d'abord... parce qu'il fallait vous faire estimer avant tout !... Tenez, monsieur, laissez-moi : vous ne pouvez pas me comprendre.

ARMAND.

Tout cela, parce que vous en aimez un autre.

MARCELINE.

Peut-être.

ARMAND.

Qui vous aime.

MARCELINE.

Qui me hait et me méprise... à cause de vous!

ARMAND.

Alors, suivez-moi.

MARCELINE.

Jamais.

ARMAND.

La guerre, alors?

MARCELINE.

L'oubli.

ARMAND.

Vous ne voulez pas me suivre librement?

MARCELINE.

Non.

ARMAND.

Eh bien, vous me suivrez de force.

MARCELINE.

Comment cela?

ARMAND.

Vous n'avez pas vingt et un ans, je suis votre tuteur, mes droits sont formels, la loi est pour moi.

MARCELINE.

La loi! vous oseriez l'invoquer!

ARMAND.

Tous les moyens me sont bons, quand je veux une chose! (silence de Marceline.) Vous ne voulez pas? (silence. — Il va vers la porte.) Il est encore temps. (silence.) Non? (silence.) Entrez, monsieur.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN HOMME DE LOI.

Un homme de loi entre : c'est un homme de cinquante-cinq ans, il a l'air digne et honnête.

ARMAND.

Monsieur, je vous ai requis pour que vous veuillez bien me

réintégrer, au nom de la loi, dans les droits que j'ai sur mademoiselle. Je vous avais prié d'attendre là, que j'eusse épuisé tous les moyens de conciliation : ils sont restés sans résultat. Voici tous les titres qui justifient de mes droits : vous les connaissez déjà, veuillez ordonner... à mademoiselle...

L'HOMME DE LOI, doucement.

Mademoiselle...

MARCELINE.

Alors je ne rêve pas... j'ai entendu cela... Mais, monsieur, vous ne savez donc pas ce que vous faites ici ? Vous ne savez donc pas à quoi vous prêtez les mains et quel usage cet homme veut faire d'une loi qui est la protectrice des devoirs les plus sacrés et des droits les plus saints ! (À Armand.) Quelle audace... Et vous avez cru que je me tairais...

ARMAND, bas.

J'en suis sûr... Vous ne pourriez perdre que vous...

MARCELINE, résolument.

Eh bien, monsieur, écoutez-moi. J'avais douze ans, quand monsieur de Mirmont me recueillit et se fit conférer sur moi les droits qu'il invoque aujourd'hui. Dites, en me prenant ainsi, moi pauvre enfant inconsciente et pure, n'acceptait-il pas charge d'âme, ne s'engageait-il pas, ce sauveur prédestiné, ce père providentiel, à faire de moi une honnête femme ? Eh bien, monsieur, s'il m'a recueillie, ce n'est pas parce que son cœur était compatissant, non, mais parce que je promettais d'être belle !... On ne m'a pas élevée pour faire de moi une femme heureuse et honorée, mais une créature sans âme et sans nom !... faussant mes instincts, pervertissant mon esprit, détruisant mon cœur !... Et, après avoir ainsi, pendant six mortelles années, préparé ma dégradation et ma perte... sans pudeur, sans pitié, sans remords, il a fait de moi sa maîtresse ! Oui, monsieur, oui, voilà ce que je suis devenue !... Et je n'ai rien compris à ce crime et à cette déloyauté. J'ai porté, gaïement et le front haut, mon abaissement et ma flétrissure... jusqu'au jour où la lumière s'est faite dans mon âme, éclatante et terrible !... Alors ma situation m'est apparue dans son affreuse vérité ! ma vie m'a fait horreur ! cette maison, asile de ma honte, cet homme, auteur de ma profanation, me sont devenus odieux : j'ai voulu me soustraire à cet opprobre et à cette infamie... et voilà qu'on ose vous demander de vous faire le complice et le moyen d'une abominable violence ! Vous êtes la loi, monsieur, eh bien, au nom de la loi, je vous somme de me défendre !

L'HOMME DE LOI.

Vous me jurez, mademoiselle, que tout ce que vous venez de dire est l'exacte vérité?

MARCELINE.

Oh! je vous le jure. Mais sur quoi puis-je jurer, moi, à qui l'on n'a même pas laissé l'honneur?

Bonnemain, qui assistait à cette scène depuis quelques instants, intervient alors.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BONNEMAIN.

BONNEMAIN.

Je le jure sur mon honneur, à moi!

MARCELINE, se jetant à son cou.

Ah! mon ami!...

L'HOMME DE LOI, à Bonnemain.

Je vous crois, monsieur; mais il faut maintenant que la justice décide. Jusque-là, je vous confie cette jeune fille.

MARCELINE.

Oh! merci, monsieur.

L'HOMME DE LOI, à Armand.

Vous pouvez vous retirer, monsieur.

ARMAND.

Mais...

L'HOMME DE LOI, à Marceline.

Venez, mon enfant. (A Bonnemain.) Venez, monsieur.

Il les fait sortir et sort avec eux.

SCÈNE X

ARMAND seul, puis JULIEN.

ARMAND.

Rien à faire... qu'un scandale inutile!... Moi, vaincu! C'est impossible!

Il va pour sortir: Julien, qui est entré par la porte de droite, se place devant celle par laquelle Bonnemain, Marceline et l'homme de loi sont sortis.

ARMAND, voyant Julien.

Que voulez-vous, monsieur?

JULIEN.

Devinez.

ARMAND.

Le prétexte du duel?

JULIEN.

Sera, que je vous ai traité de lâche!

Armand fait un geste menaçant.

JULIEN, très-tranquillement.

Pas un geste!... je vous tue ici! (Lui montrant la porte ouverte.)
A demain, monsieur.

ARMAND, passant devant lui.

A demain!

ACTE QUATRIÈME

Une partie du bois de Vincennes.

SCÈNE PREMIÈRE

MATHIEU, ROBINSON.

Mathieu entre avec une charge de bois mort. Robinson le suit.

MATHIEU.

Eh! Robinson, avance donc.

ROBINSON.

Ça sent bon les feuilles tombées et j'aime tout plein le bruit que ça fait quand on marche dedans. Aimez-vous les arbres, vous, père Mathieu?

MATHIEU.

Oui, quand ils sont morts.

ROBINSON.

C'est égal, c'est bon tout de même de respirer l'odeur du bois.

MATHIEU.

Quand il est sec!

Il s'occupe pendant toute la scène à ranger et à lier son bois.

ROBINSON.

Oh! vous, vous êtes un vieux pratique.

MATHIEU.

Et toi, une jeune pratique, et une mauvaise.

ROBINSON.

Je ne dis pas non, mais j'ai eu des malheurs.

MATHIEU.

Toi!... A la correctionnelle, peut-être?

ROBINSON.

Savez-vous où je suis né, seulement?

MATHIEU.

T'es né au pays de paresse et c'est la fainéantise qui t'a nourri. Qu'est-ce que tu faisais donc à flâner par là tout à l'heure ?

ROBINSON.

Quand vous m'avez appelé ?

MATHIEU.

Oui.

ROBINSON.

Je regardais deux particuliers qui descendaient d'un coupé e qui m'avaient l'air tout drôle.

MATHIEU.

Ils venaient de notre côté ?

ROBINSON.

Ils avaient l'air de chercher leur chemin.

MATHIEU.

A cette heure-ci ? C'est quelque duel.

ROBINSON.

Il y en avait un jeune et un vieux...

MATHIEU.

Tais-toi, on marche dans le bois...

ROBINSON.

C'est mes deux amateurs du coupé.

SCÈNE II

LES MÊMES, JULIEN, BONNEMAIN.

JULIEN.

Sommes-nous loin de Montfermeil, messieurs ?

MATHIEU.

A vingt minutes...

JULIEN.

Et de la Maison-Blanche ?

ROBINSON.

La v'là là-bas...

JULIEN.

Merci... Avez-vous absolument besoin de rester ici ?

ROBINSON.

Oh ! mon Dieu non.....

MATHIEU, arrêtant Robinson d'un coup de coude violent.

Dame... nous avons à travailler...

JULIEN.

Je vous achète la place, pour aujourd'hui. Voici pour vous.

Il leur donne quelque monnaie.

ROBINSON.

Merci, bourgeois...

MATHIEU.

Je te le disais ben, c'est un duel.

ROBINSON.

Si j'allais prévenir les gendarmes...

MATHIEU, l'arrêtant.

Bêta ! Est-ce que ça nous regarde. Il y aura peut-être un corps à porter... quelque chose à faire... et un pourboire... Viens ! battons le bois... nous verrons ben !

Ils s'éloignent.

SCÈNE III

JULIEN, BONNEMAIN. Ils descendent la scène.

JULIEN.

Vous ne m'approuvez pas ?

BONNEMAIN.

Je trouve un peu rude, je l'avoue, la tâche que vous imposez à Marceline en l'appelant ici, et vous avez bien fait de ne pas me consulter ; car je me serais opposé à cette démarche.

JULIEN.

Et vous auriez été cause, peut-être, d'un malheur irréparable.

BONNEMAIN.

J'ignore, en effet, ce que vous avez résolu : Marceline et vous, vous ne voyez pas les choses comme tout le monde et vous ne vous laissez pas volontiers gouverner par les lois communes ; mais...

JULIEN.

Les voici, docteur, les voici.

SCÈNE IV

JULIEN, MARCELINE, BONNEMAIN, PIERRE.

JULIEN, allant à eux.

Vous êtes exacts ; merci, Pierre... Merci, mademoiselle... Eu vous demandant de venir ici j'ai exigé de vous un grand effort,

sans doute, une preuve de courage viril que je n'eusse attendue d'aucune autre; mais qui n'était pas, je le savais, au-dessus de vos forces. J'étais bien sûr que vous vous rendriez à mon invitation. Vous savez ce dont il s'agit... (Marceline fait un signe affirmatif, ne pouvant parler.) Dans quelques instants je me bats ici, avec monsieur de Mirmont.

MARCELINE, d'une voix étouffée.

Pour moi.

JULIEN, simplement.

Pour vous. C'était le moins que je vous dusse, après vous avoir insultée, comme je l'ai fait, hier, chez vous, sans aucun droit. Je voulais vous demander pardon aujourd'hui... n'étant pas sûr de demain.

MARCELINE.

Vous étiez dans votre droit en m'insultant... je suis une misérable.

JULIEN, gravement.

Non. J'ai entendu votre conversation avec monsieur de Mirmont et votre appel énergique et sublime à la loi qu'on invoquait contre vous. Il n'y a faute que là où il y a conscience de l'acte; il n'y a crime que là où il y a eu préméditation et volonté. Le misérable, le criminel, c'est l'autre ! Je vous aimais, vous m'aimiez, je ne devais pas m'inquiéter du reste : mon devoir était d'immoler mon orgueil à mon amour et ma colère à votre douleur. Je ne l'ai pas fait. Je n'ai été qu'un homme. J'en ai insulté un autre... il faut que je le tue ou qu'il me tue. Cela ne changera rien à ce qui a été... mais cela peut empêcher ce qui devrait être, c'est-à-dire que nous soyions heureux, vous par moi, moi par vous. Nous ne comprenons bien certaines choses que lorsque la mort est à nos côtés. Il semble qu'elle nous éclaire... Si je survis, vous serez ma femme... Si je succombe... je vous aurai dit, avant de mourir que je vous estime, que je vous aime et que je n'ai jamais aimé que vous.

MARCELINE, avec angoisse.

Julien !

JULIEN.

Je sens que je suis rentré complètement en possession de moi-même; mon âme est forte, ma main est ferme, et c'est à vous que je le dois; merci ! (A Bonnemain.) Voici mon testament. (Il remet un pli à Bonnemain.) L'avenir de Marceline y est assuré. Vous aurez soin qu'elle vive : le suicide ne prouve rien. Et maintenant (A Marceline.) éloignez-vous... Éloignez-vous... jusqu'à ce que le destin ait parlé ! (A Pierre.) Pierre... (Il lui confie Marceline.) Allez ! Allez !

Pierre s'éloigne avec Marceline.

SCÈNE V

JULIEN, BONNEMAIN, ARMAND, DE VERNES,
SAINT-AIGNAN, SYLVIO, UN CHIRURGIEN.

Armand, de Vernes, Saint-Aignan et le chirurgien entrent par la droite. — Sylvio entre presque en même temps par la gauche et va serrer la main de Julien pendant qu'on se salue.

DE VERNES.

Nous ne sommes pas en retard ?

JULIEN.

Non, messieurs, non.

DE VERNES, regardant autour de lui.

Messieurs, je crois que nous n'avons pas besoin d'aller plus loin... l'endroit me paraît excellent.

SYLVIO.

Nous sommes très-bien ici.

Saint-Aignan et Bonnemain vont au fond pour charger les pistolets qu'on dépose sur un talus. — De Vernes et Sylvio tortillent leurs mouchoirs, qu'ils placent en comptant les pas, l'un à droite, à deux ou trois pas en avant de la coulisse ; l'autre, à l'entrée même de la coulisse de gauche.

ARMAND, au chirurgien.

Une fraîche matinée, docteur.

LE CHIRURGIEN.

Comme vous êtes pâle !

ARMAND, ricanant.

Croyez-vous que j'aie peur ?

LE CHIRURGIEN.

Non certes.

ARMAND, d'une voix brève.

Cependant je vais mourir, je le sens.

DE VERNES, qui se trouve près de lui.

Vous êtes sûr de vous.

ARMAND.

Pas aujourd'hui... (A part.) Cet homme va me tuer... (Tendant sa main au chirurgien comme pour se faire tâter le pouls.) Vous pouvez du moins constater que j'étais calme.

LE CHIRURGIEN, repoussant la main d'Armand.

Oh !!!

DE VERNES, à part.

O orgueil ! (Haut aux témoins qui sont au fond.) Y sommes-nous, messieurs ? Les armes sont chargées ?

SAINT-AIGNAN.

C'est fait.

SYLVIO.

Tirons-nous les places ?

ARMAND, à de Vernes.

Nous sommes bien où nous sommes, je crois ?

JULIEN, répondant au geste interrogateur de de Vernes.

Parfaitement.

De Vernes remet un pistolet à Armand, Sylvio remet l'autre à Julien.

DE VERNES.

Messieurs, chacun de vous, une fois placé, a le droit de tirer pendant qu'il marchera ; mais il n'a le droit de marcher que jusqu'au mouchoir qui se trouvera devant lui. C'est entendu ?

Signe d'assentiment des deux adversaires.

Maintenant, à vos places.

Les deux témoins emmènent respectivement les combattants dans la coulisse et reviennent prendre place au fond.

DE VERNES.

Vous y êtes, messieurs ? Marchez !

Armand tire en arrivant en vue du public, au moment où Julien paraît aussi du côté opposé. Celui-ci, manqué par son adversaire, continue à s'avancer jusqu'au mouchoir placé presque au milieu du théâtre, là il s'arrête et jette son pistolet.

JULIEN, à Armand avec hauteur et fermeté.

Vivez, monsieur ! vous n'avez pas trop des années qui vous restent pour mieux juger la vie et pour apprendre qu'elle comporte plus de devoirs que de droits !

Marceline, rentrée en scène après le coup de feu, se jette dans les bras de Julien.

MARCELINE.

Julien !

JULIEN, la montrant aux témoins de cette scène.

Messieurs, ma femme !

FIN

N.º d' invent: ~~492~~ 31436